

H

« Notre sage avait un défaut : il ne s'excluait pas de ses écrits.
Non content de décrire les faits dont il était témoin,
il évoquait aussi le petit effet que lui-même produisait sur les événements.
Ce vice avait le don d'irriter les critiques, qui parlaient de nombrilisme
et des aspects désagréables de son narcissisme ».

Norman Mailer

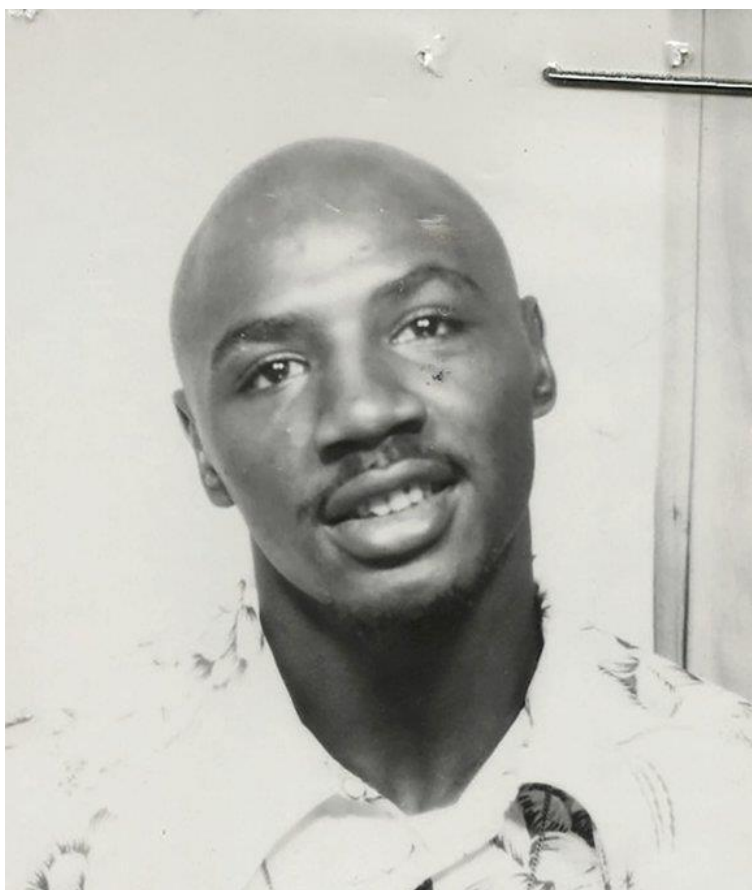
Haft (Harry)

Certains ont des vies si exceptionnelles que l'on se prend à douter lorsqu'ils la racontent... « Il est pas un peu mytho le mec ? » C'est le cas d'Hertzko « Harry » Haft. Juif, né le 28 juillet 1925 à Belchatow en Pologne, orphelin très tôt, déporté à 17 ans, il aurait disputé plusieurs combats « à mort » à Jaworzno, une annexe d'Auschwitz. Jeté sur les routes en avril 1945 lorsque les nazis ont abandonné les camps, il aurait tué au moins trois personnes (un soldat allemand pour lui voler son uniforme et un couple de gens âgés pour ne pas être dénoncé) avant d'être hébergé dans un camp américain pour réfugiés.

Émigré aux États-Unis en 1948, il disputera 21 combats, à ses débuts il ne se débrouillera pas trop mal, avant de perdre ses deux derniers combats avant la limite, le premier face à Roland LaStarza, le dernier face à Rocky Marciano (Haft prétendra avoir été menacé par trois individus mystérieux avant le combat).

Sa vie, racontée par son fils (Alan Scott Haft), sera portée à l'écran par Barry Levinson avec Ben Foster dans le rôle titre. *The Survivor* est sorti en 2021, au visionnage de la bande-annonce, je crains le pire.

Hagler (Marvelous Marvin)



« Tu as trois choses contre toi, tu es bon, tu es gaucher et tu es noir »
Joe Frazier

Il marchait comme un boxeur, il parlait comme un boxeur, il pensait comme un boxeur, si l'on avait fendu son crâne en deux, on y aurait trouvé un gant de boxe. Rouge.

Marvin Hagler était un boxeur.

Juste un boxeur.

Rien qu'un boxeur.

Il aimait la boxe comme un gamin, il boxait comme un homme.

Il n'avait d'avis ou d'opinion sur rien qui ne soit la boxe.

Dans une période où tout était produit et où l'image était tout, Hagler souffrait d'un défaut rédhibitoire : son image n'avait plus cours. Les valeurs mises en place dans la sphère économique par l'équipe qui avait porté Ronald Reagan au pouvoir afin de servir de leurre médiatique, Hagler n'y adhérait pas.

Pire, il y était étranger puisqu'il n'était ni un produit ni une image.

Il tombait mal, il ne faisait que boxer à une époque où l'on ne pouvait plus *seulement* boxer, écrire, faire de l'art ou de la politique ; il ne s'agissait plus désormais de maîtriser une technique, serait-ce à la perfection ; il s'agissait de le faire savoir avec pour horizon la probabilité de voir le « faire-savoir » devenir le seul *savoir-faire*.

Dans le *boxing-business*, tout le monde avait déjà compris qu'il ne s'agissait plus seulement d'être un boxeur, mais aussi autre chose.

Quoi ?

L'*image* d'un boxeur.

La « société du spectacle » a triomphé, sous sa bienveillance apparente elle laissera son lot de victimes au bord du chemin. Hagler sera l'une d'entre elles avec tout un tas d'écrivains, d'artistes et de politiciens.

Marvin Hagler n'était pas *sympathique*.

Il avait autre chose à faire : il boxait.

Après avoir tourné quelques séries Z, il a vécu en Italie, ne fréquentant pas trop les conventions où les anciens adversaires se tombent dans les bras et détestant être photographié à côté de Ray Leonard.

Le meilleur gaucher de Brockton est mort le 13 mars 2021. Antoine Faure a publié son [éloge funèbre](#) sur son [site](#) hautement recommandable.

Ce texte est en grande partie extrait de *La classe et les vertus* (Fayard, 2013)
dont le sujet *apparent* est son combat contre Ray Sugar Leonard.

Hakamada (Iwao)

L'ancien poids plume japonais : 30 combats, 16 victoires, 11 défaites (dont ses 6 derniers combats disputés en 6 mois), 2 nuls, est détenteur d'un record dont il se serait bien passé, il est le condamné à mort ayant passé le plus de temps dans le couloir de la mort... 48 ans. Interrogé 23 jours durant, quelquefois 16 heures d'affilée, il finira par avouer un quadruple meurtre avant de se rétracter lors de son procès.

Malgré de nombreuses protestations y compris celles d'Amnesty International, le soutien d'Hurricane Carter et celui de Jeremy Irons, l'intervention de l'un de ses juges, la révision de son procès sera refusée à deux reprises par la Cour suprême avant que des analyses ADN démontrent qu'il ne pouvait pas être le meurtrier et qu'il soit enfin libéré.

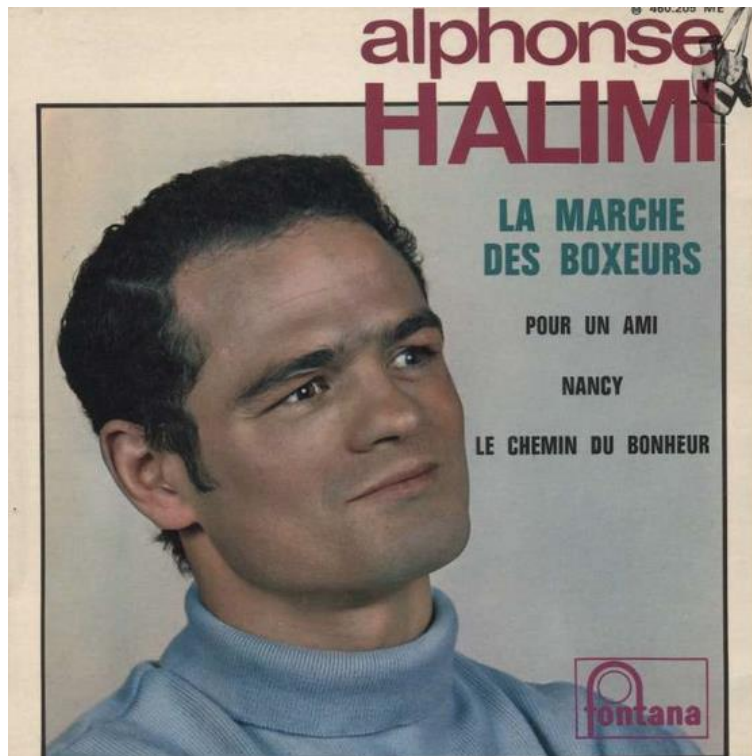
L'acharnement des autorités judiciaires a sûrement été influencé par l'image négative de la boxe qui, au Japon, est assimilée aux yakuzas.

Le 6 avril 2014, la WBC a remis une ceinture d'honneur à Iwao Hakamada. Il s'en fout, il est dément et, pour une fois, ce ne sont pas les coups reçus sur le ring que l'on peut incriminer.

Halimi (Alphonse)



Poids coq comme Robert Cohen, Alphonse Halimi est né en Algérie (Constantine) dans une famille juive orthodoxe (13 enfants), comme Robert Cohen ; son idole était Marcel Cerdan et il distribuait dans le quartier « schkobes », « botchas » et « calbotes » avec quelque succès. Trois fois champion de France amateur, pas loin de 250 combats, la plupart victorieux, il traversera la Méditerranée pour disputer 51 combats pro sous la houlette de Philippe Filippi*. À la surprise générale, il gagnera le championnat du monde face à Mario d'Agata (qui avait détrôné Robert Cohen trois ans auparavant) un 1^{er} avril 1957. Quelques mois plus tard, il réunifiera le titre en battant Raúl « Ratón » Macías et, à cette occasion, il sera décoré de la Légion d'honneur par le général De Gaulle. Il le perdra devant Jose Becerra qui n'était pas un féroce technicien, mais frappait comme une mule. Redevenu champion d'Europe une première fois en battant Freddie Gilroy (« J'ai vengé Jeanne d'Arc ! »), il récupérera une dernière fois ce titre face à Pietro Rollo dans un combat ayant une signification historique particulière : c'est le premier combat professionnel ayant eu lieu en Israël (Tel Aviv).



S'il était plutôt intelligent sur le ring, Alphonse Halimi n'était pas un prix Nobel lorsqu'il en redescendait, il lui arrivait de remplacer un mot par un autre n'ayant pas grand rapport, il était la tête de Turc idéale pour des gens qui ne le valaient pas, il a plus ou moins inspiré le sketch du boxeur à Jean-Loup Dabadie. Après avoir tenu un bistro dans le 11^e arrondissement où il tapait le carton plutôt que de s'occuper du tiroir-caisse, Alphonse Halimi sera engagé par l'Institut national des Sports comme conseiller technique, il y sera copieusement méprisé (« Il est sonné ! ») avant d'être remercié. La « Petite Terreur » finira sa vie professionnelle comme maître-nageur à Meudon et mourra un peu oublié, atteint de la maladie d'Alzheimer, en 2006.

Il faudra attendre plus de trente ans pour qu'un autre Français soit sacré champion du monde.

* Le modèle de M'sieur Ramirez...

Hamani (Loucif)

L'un des plus jolis poids moyens qu'il m'ait été donné de voir boxer. Muni d'une technique impeccable, Loucif Hamani semblait, comme on dit, « promis au plus bel avenir » jusqu'à ce que « quelqu'un » ait la mauvaise idée de lui faire rencontrer Marvin Hagler, croyant sans doute que les victoires du joli boxeur sur un Emile Griffith vieillissant ou sur un Juarez de Lima battu par K.-O. trois semaines auparavant signifiaient quelque chose. Pour son vingt-deuxième combat, Hamani s'est retrouvé face à Marvelous qui en avait disputé plus du double contre des adversaires (Benny Briscoe, Ray Seales, Willie Monroe, Eugene Hart) d'un tout autre calibre que Simon Bereck Rifoey (3 combats, 3 défaites), Chucho Garcia (qui avait perdu 5 de ses 6 derniers combats) ou Angelo Ivkovic (qui avait perdu les 5 derniers).

Au Cumberland County Civic Center de Portland, on ne mettra pas longtemps à mesurer la différence entre un technicien propre sur lui et un fauve animé des plus mauvaises intentions. [En moins de cinq minutes](#) et une douzaine de coups, Marvin exécutera Loucif Hamani jusqu'à ce que ce dernier finisse étendu sur la table des juges avant de basculer au pied des fauteuils de ring,

un ring où il n'avait rien à faire sinon démontrer par l'absurde le gouffre infranchissable entre un honnête boxeur européen et l'un des meilleurs poids moyens de l'époque.

Son rêve américain brisé en mille morceaux, Loucif Hamani ne remontera jamais la pente, après une victoire sans réelle signification sur Melvin Dennis (qui, le combat d'après, perdra contre le frère de Ray Leonard) et Leonard O'Dell (qui avait perdu ses trois derniers combats, dont un contre le frère de Marvin Hagler), il s'inclinera par K.-O. face à André Mongelema avant de finir sur deux victoires aux points, dont la dernière sur Joel Bonnetaz...

Dernier combat contre Parkinson perdu le 9 novembre 2021.

Hamed (Naseem)



À côté de lui, Chris Eubank est un janséniste, les « entrées » de Prince Naseem Hamed c'était Ringling - Barnum & Bailey + le Carnaval de Rio + le 14 juillet de Jean-Paul Goude... fumigènes, tapis volant, feux d'artifice, palanquin, Halloween ! les basses à fond la caisse... Queen ! *Thriller* ! les tambours du Bronx et la foule en délire scandant « Na-zeem ! Na-zeem ! » Un saut périlleux pour mettre les fans en appétit avant que le Prince, dans des accoutrements à faire pâlir de jalousie Jorge Paez, rebondisse aux quatre coins du ring comme un moustique sous PCP. Pas de garde ou si peu, chassés-croisés, virevoltes, esquives hystériques, Pinocchio... Turlututu, le nez pointu ! fente avant, fente arrière, *Moon Walk*... Valentin le désossé, Polichinelle, folle boussole, biscouette ! pirouette ! galipette ! Le menton en avant, les bras comme les deux branches d'un compas démantibulé, les coups délivrés sous des angles improbables d'en haut, d'en bas, de nulle part, Arlequin, quadrille... mazurka... menuets... galops... polka ! Il est passé par ici ! il repassera par là ! le type en face avait la tête qui bourdonnait avant même d'encaisser un seul coup. Et quand il l'avait encaissé... quel coup ? venu d'où ? pas question de rendre la monnaie, il écoutait l'arbitre compter jusqu'à dix, bien décidé à ne pas se choper un torticolis en plus de la migraine.

Né à Sheffield dans une famille d'origine yéménite, Naseem Hamed a été l'un des boxeurs les plus spectaculaires des années 90. Champion d'Europe poids coq pour commencer, champion du monde poids plume pour finir, le petit (1 mètre 64) Prince, rattrapé par la tentation du loukoum, sera battu par Marco Antonio Barrera au MGM de Las Vegas. Un an plus tard, il récupère son titre

mondial à Londres, le combat sera soporifique, la magie s'est évanouie, nib de paillettes, la fête est finie, les confettis retombés dans les flaques de bière. La foule le siffle. On remballe.

Pas mécontent d'avoir évité Angel Manfredy, Erik Morales, Angel Vasquez, Luisito Espinosa et Floyd « Pretty Boy » Mayweather, las de se briser les mains sur le crâne de ses adversaires et de passer sur le billard pour les réparer, le Prince abdique et grossit tellement en exil que ses sujets comprennent que l'anorexique dans son short léopard ne reviendra jamais plus les éblouir.

Le Roi est mort, vive le Roi !

Hamia (Chérif)



La beauté du cheik rêvé des *Mille et une nuits*. Plus de 200 victoires en amateur, dont deux en 1953 face à des vainqueurs des Golden Gloves. Champion de France puis d'Europe professionnel, le 24 juin 1957 il échouera pour le titre mondial face à Hogan Kid Bassey. Les raisons de sa défaite sont controversées, le FLN lui aurait « demandé » de perdre afin que la France ne puisse pas se targuer d'un titre mondial supplémentaire et de la gloire qui lui était liée.

Je l'ai croisé lors d'une rencontre entre une sélection de boxeurs algériens qu'il conduisait et une autre de boxeurs régionaux dont je faisais partie (Chebana, match nul), il m'avait semblé pas très grand (1 mètre 68), mais Rabah Khaloufi, la vedette du club où j'étais inscrit (qui était encore plus petit), lui portait toutes les marques de la plus extrême révérence, ce qui l'a tout de suite grandi à mes yeux.

Responsable de la sécurité de Tati, il est mort à 60 ans d'une crise cardiaque.

Hank (Henry)

Il y a les artistes pour artistes, les écrivains pour écrivains et puis les boxeurs pour boxeurs, Henry Hank en fait partie. Bien qu'il ait battu deux champions du monde (Joey Giardello et Jimmy Ellis),

il n'obtiendra jamais sa chance pour le titre ; il a concédé sa seule défaite avant la limite face à Bob Foster, à l'époque imbattable dans sa catégorie. Poids moyen puis mi-lourd, boxeur [complet](#), vrai puncheur, mais excellent boxeur [défensif](#) (le gauche en bas, et des esquives presque aussi spectaculaires que celles d'Emmanuel Augustus) ; un peu trop flegmatique, peut-être, pour la profession, mais ne refusant pas d'aller au charbon contre n'importe qui, un palmarès en demi teinte : 96 combats, 62 victoires (beaucoup de défaites en fin de carrière où il était devenu un redoutable *gatekeeper*). Pour le reste... classique : né Joseph Harrison dans le Mississippi, émigré à Detroit, il choisira de s'appeler Henry Hank en hommage à Henry « Homicide » Amstrong avant de prendre le nom de Jusuf Saalam après s'être converti à l'Islam ; gardien de zoo dans le civil, mort des suites d'Alzheimer à 69 ans. Père d'Ali Saalam, grand-père de Tony Harrison (champion du monde super-welters WBC après une victoire surprise sur Jernell Charlo).

Harding (Tonya)

Avant même de faire du patin à glace, elle avait une bio de boxeur : née dans une famille de merde d'une mère alcoolique (LaVona Fay Golden) qui lui fout sur la gueule chaque fois qu'elle fait un truc de travers. Son père, Al Harding, le cinquième mari de LaVona Fay, est plus souvent au chômage qu'au boulot. Ils vivent à Portland entassés dans des meublés minables.

Tonya se retrouve sur des patins à trois ans, à douze ans, elle réussit son premier triple lutz, elle sera la première patineuse à passer un puis deux triples axels en compétition. Techniquement parlant, c'est une excellente patineuse, mais elle n'est pas très jolie, ses cheveux frisottent, elle a un nez bizarre, une tête de musaraigne et le goût d'où elle vient ; quand elle se pointe toute fière avec une tenue qu'elle a cousue elle-même, les officiels lui conseillent de remiser son fil et ses aiguilles et de ne plus jamais se pointer dans un accoutrement de ce genre.

C'est Cendrillon avec des grands panars et un appareil dentaire de retard.

Comme si tous ces handicaps ne suffisaient pas, sa rivale s'appelle Nancy Kerrigan, elle vient de la même classe sociale, sauf qu'elle est jolie, que Vera Wang s'occupe de ses tenues et qu'à peine une caméra repérée, elle exhibe quarante-quatre dents en porcelaine parfaitement alignées.

– C'était une Princesse et moi, un tas de merde !

C'est à peu près ça.

Pour régler le problème, la solution est vite trouvée, Jeff Gillooly, qu'elle a épousé à dix-neuf ans, et son garde du corps (Shawn Eckhardt) chargent un certain Shane Stant, bras cassé professionnel, de briser les genoux de Nancy à coups de barre de fer. L'embuscade foire lamentablement et tout le monde se retrouve menacé d'aller faire un tour au gnouf. La suite est merdique comme le reste : Nancy Kerrigan remporte la médaille d'argent des Jeux olympiques de Lillehammer, Tonya Harding, sous pression, foire son programme pour un lacet cassé et finit en pleurs à la huitième place. Même quand elle pleure, elle est nulle, Nancy Kerrigan pleurant de douleur était émouvante et restait jolie, Tonya chialant de dépit, le visage déformé, endosse le rôle de la méchante dépitée, et renifle la goutte au nez.

Ensuite, ça barre carrément en couille, la Fédération lui retire ses titres ; le circuit pro la déclare *persona non grata* ; pour payer ses dettes, bien avant Paris Hilton, Kim Kardashian ou Pamela Anderson, Tonya vend à *Penthouse* la [sex-tape](#) de sa nuit de noces avec son premier mari pour la modique somme de 200 000 dollars. Pour les amateurs, cela dure 20 minutes 58 secondes, c'est flou, pas très bandant et ça risque de planter votre ordinateur.

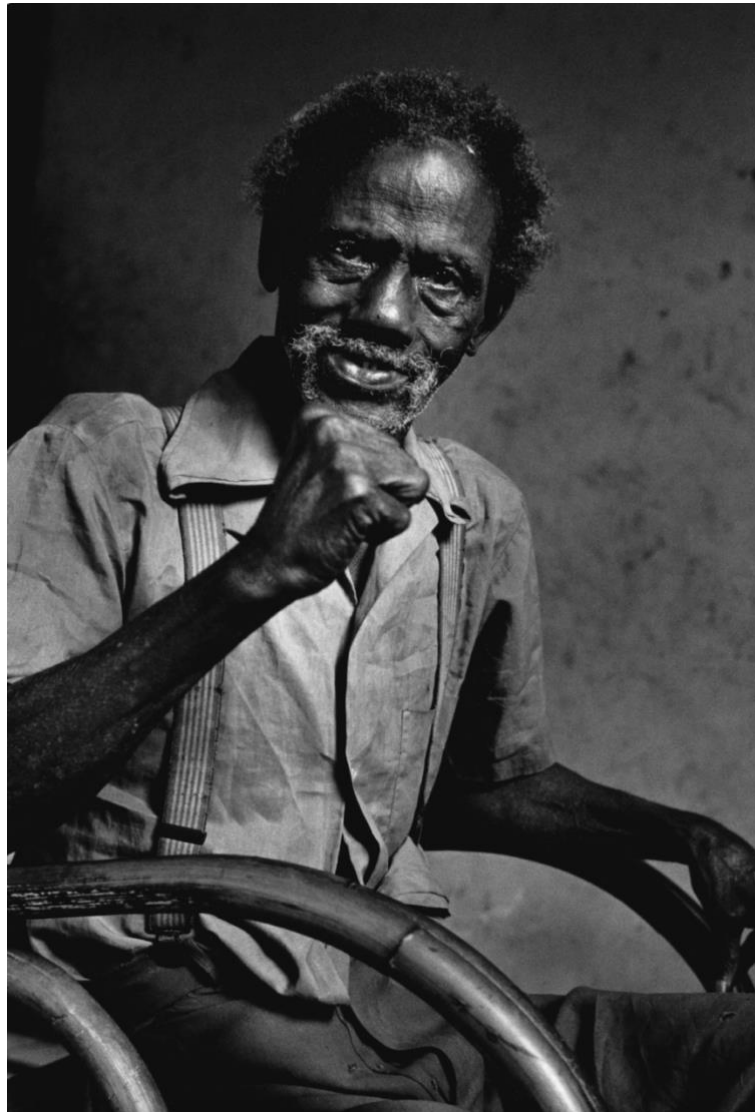
Elle fait un peu de catch, un peu de télé-réalité et dans *Celebrity Boxing* sur Fox [affronte](#) Paula Jones, « célèbre » pour avoir accusé Bill Clinton de lui avoir exhibé ses attributs présidentiels dans une chambre de l'Excelsior à Little Rock. Les deux filles ont des gants de la taille d'édredons et des casques que l'on pourrait enfiler casqué, Tonya Harding (qui s'est fait refaire le nez et gonfler les seins) domine outrageusement Paula Jones, suffisamment pour que l'ancienne patineuse, quoique asthmatique, s' imagine une carrière possible entre 12 cordes. Cela se soldera par 6 combats, 3 victoires contre des débutantes, 3 défaites dont la dernière par K.-O. contre Amy

Johnson à Edmonton. L'année suivante, elle aurait remporté un combat transgenre contre Mark Mason (inconnu au bataillon) à New Castle (Delaware).

Margot Robbie, Jane dans le énième *remake* de *Tarzan* et qui a les mêmes dents que Nancy Kerrigan, joue le rôle de notre idole *white trash* dans *I Tonya*. Y a du boulot pour les maquilleurs !

Pour un peu, on présenterait Eric Esch à Tonya Harding et on leur demanderait de garder la première portée.

Hardwick (Herbert Lewis)



Inconnu au bataillon sous son vrai nom, en revanche célèbre (de son temps) à plus d'un titre sous son alias : Cocoa Kid ! Kid Chocolate ! Le Môme Chocolat ! un peu Banania, un peu Bamboula... c'était l'époque qui voulait ça. Ce que voulait – aussi – l'époque, c'est que les boxeurs noirs, surtout s'ils étaient bons, foutent une paix royale aux boxeurs blancs, et Cocoa Kid était très bon.

Sur le ring, il était difficile de l'attraper, dans la vie il était difficile de savoir comment il s'appelait : Louis Hardwick, Louis Harwick, Luis Hardwick, Louis Harwitz, Luis Aroya, Luis Humberto, Herbert Louis Hardwick, Elberto Louis Hardwick, Heriberto Hardwick, et même de savoir s'il était cubain ou bien portoricain. Le Kid avait tendance à fuguer, son père avait disparu dans le Triangle des Bermudes, sa mère est morte lorsqu'il avait 12 ans, il sera élevé par sa grand-

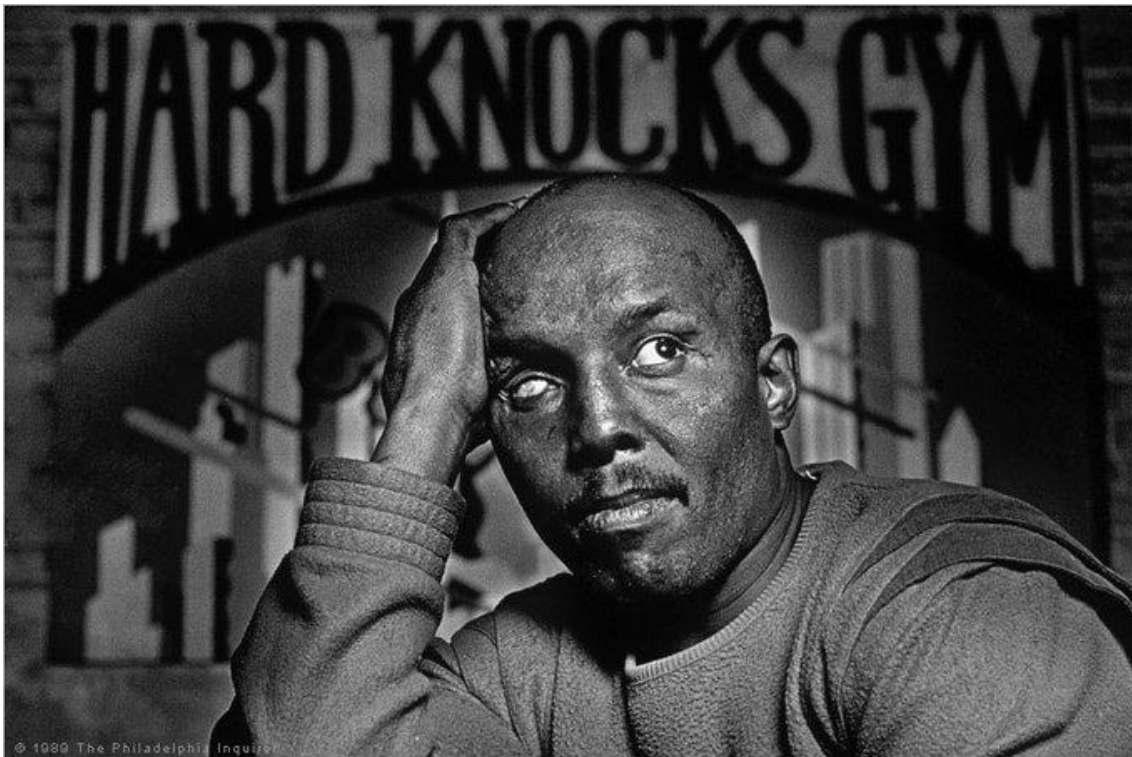
mère, mais surtout par un couple de voisins, les Arroyo de Robinson qui élèvent une bonne demi-douzaine de gamins, au 310 bis Auburn Avenue.

Premier combat à 14 ans, 50 cents de bénéf... Byzance ! À 19 ans, premier combat d'envergure, il domine outrageusement Louis « Kid » Kaplan et met fin à la carrière de l'ancien champion du monde (147 combats).

Après ? Après, tout le monde l'évite, personne ne veut le rencontrer, ni Barney Ross, ni Henry Amstrong, ni même Ray Sugar Robinson (qu'il enverra sur le cul plus tard lors d'une séance d'entraînement après avoir arrêté sa carrière), il fait donc comme ses petites copains de la *Black Murderer's Row*, il rencontre les types de la *Black Murderer's Row* : de préférence Holman Williams (13 fois), mais aussi Charley Burley, Bert Lytell, Archie Moore, tout ce qui se fait de mieux à l'époque. Des fois, ils s'arrangent entre eux pour ne pas se faire trop mal, des fois, il « porte » ses adversaires, des fois, il perd, on se demande bien pourquoi. Classé dans le Top Ten de *Ring* pendant presque sept ans, vainqueur des championnats « colored » qu'il voudra bien disputer, 20 combats par an les bonnes années ou même davantage, 249 à la fin d'une carrière qui s'est étagée sur pas tout à fait vingt ans (1929 - 1948).

En 1944, la Marine l'avait diagnostiqué comme souffrant de *dementia pugilistica*. En 1950, il vivait dans le Bronx, sans un rond, en 1955 à Chicago, sans un rond, en 1958, il revient à New York, en 1961, les flics le ramassent sur la 10^e Rue. Interné à Chicago dans un hôpital psychiatrique, il y mourra l'hiver 1966.

Harris (Gypsy Joe)



« Aucun de ses adversaires ne savait ce qu'il allait faire parce que lui-même ne le savait pas. »

Willie Reddish

Borgne depuis l'âge de onze ans, « Gypsy » Joe Harris verra son infirmité découverte lors d'une visite de routine deux mois après sa seule et unique défaite devant Emile Griffith le 6 août 1968. Entraîné par Yank Durham, l'entraîneur de Joe Frazier (borgne lui-même), il avait gagné ses

24 combats précédents dont un face à Curtis Cokes. Il n'était pas très grand (1 mètre 65) pour un poids welter, avec un petit ventre et les jambes arquées qui lui donnaient la démarche de Charlot. Adroit comme un pickpocket, équivalent sur le ring de Jimi Hendrix à Woodstock et du Miles Davis de *Bitches Brew*.

Alcoolique, héroïnomane, mort d'une crise cardiaque à 44 ans.

Harrison (Tommy)

« Ça sonnait vrai, et je l'avais admis, comme on reconnaît une personne qui a traîné pendant des années autour de votre porte et qui soudain se présente en déclarant qu'il est votre véritable père – il vous ressemble de façon étonnante et vous savez donc qu'il s'agit bien de votre père, et l'homme que vous avez pris pour votre père n'est qu'un imposteur. »

Sylvia Plath

Longtemps après que Bob Satterfield fut mort d'un cancer en 1957, un SDF dans les rues de Santa Ana disait qu'il était Bob Satterfield. Un film avec Samuel J. Jackson a même été tourné en 2007 par Red Lurie à partir de cette histoire... « Un Champion devenu SDF », c'est le genre de *pitch* qu'un producteur peut comprendre sans peine et sur lequel il peut risquer l'argent ne lui appartenant pas sans savoir si la réalité dont il va financer la métamorphose en fiction n'est pas déjà une fiction. Le type qui disait être Satterfield avait été boxeur, il avait à peu près le même âge que « Bombardier », lui aussi avait été militaire, ils avaient des adversaires communs, mais il n'était pas le « vrai » Satterfield. Il s'appelait en réalité Tommy Harrison et il était loin de valoir « Bombardier » Satterfield, même s'il avait rencontré Ezzard Charles et Floyd Patterson. Appuyé à son caddie plein d'ordures à ras-bord, il racontait comment il avait cassé le nez de Rocky Marciano lorsqu'il était son *sparring-partner*.

Et tout le monde le croyait parce que ce qu'il disait était crédible, qu'il avait des mains monstrueuses et que Bob Satterfield, mort depuis une éternité, ne pouvait pas le contredire.

J.R. Moerhinger a écrit un article formidable dans le *Los Angeles Times* du 4 mai 1997 à propos de cet étrange cas de *possession* (« Comprendre qu'il n'était pas Bob Satterfield m'a déçu davantage que lorsque j'ai appris qu'il avait été condamné à deux reprises pour agressions sexuelles sur mineures »), la chute de son enquête a failli lui valoir le Pulitzer... alors qu'ils se sont rencontrés à de nombreuses reprises, qu'ils ont failli devenir amis plusieurs fois, que toute l'enquête repose sur l'identité et son peu de réalité, alors que le journaliste lui fait ses adieux et lui glisse un billet de cinq dollars dans la main pour solde de tout compte, Harrison lui demande : « Comment vous vous appelez ? »

Tommy Harrison, le « gentleman qui puait », est mort le 14 avril 2017 à 85 ans.

Hart (Marvin)

Il est certainement le champion du monde toutes catégories qui a laissé le moins de traces, en fait, personne ne se souvient de lui.

– Marvin, qui ?

– Hart... H.A.R.T... Marvin... Marvin Hart...

– Inconnu au bataillon !

À Fern Creek, le bled proche de Louisville, où il avait pris sa retraite, tout juste si l'on s'en souvient et si certains vieillards s'en souviennent, c'est pour se rappeler l'excellent plombier qu'il avait été.

On peut mettre à son crédit une victoire sur Jack Johnson, si ce n'est qu'il semblerait que les juges aient interverti leurs fiches ; vainqueur en 1905 de Jack Root qui n'était pas vraiment un poids lourd en douze reprises, il perdit son titre l'année suivante face à Tommy Burns.

Has-been

« Il n'y a pas de *has-been*, si vous êtes vivant, vous ne pouvez être qu'un *gonna-be*. »

Tommy « Hurricane » Jackson

Pour être un *has-been*, encore faut-il avoir été.

Hashas (Aïssa)

Dit « Le Jaguar ». Né à Aïn Sefra en Algérie le 8 mars 1936. Son manager, Philippe Filippi (qui avait prévu que le fils de Marcel Cerdan serait champion du monde), évaluera mal la différence entre un type « doué comme tout » (en France) et un modeste vainqueur des Golden Gloves, Jimmy Hornsby. À l'époque invaincu en quinze combats, le Jaguar se retrouvera sur le cul à la huitième reprise et, victime de « vertiges », ne reprendra pas le combat. De retour en France, sa carrière reprendra cahin-caha, les Cubains ne lui portant pas chance, il sera battu par Doug Vaillant et pulvérisé par Angel Robinson Garcia. Après avoir échoué pour le titre européen, il sera tout de même plusieurs fois champion de France des super-légers, la dernière fois en 1966, en battant Fernand Nollet. Une fois retiré (58 combats, 44 victoires), il s'occupera du club de boxe de Massy où il est mort le 20 décembre 2014.

Hatton (Ricky)

« Un seul verre me saoule, je me souviens plus lequel, le treizième ou le quatorzième, j'crois ! »

George Burns

Un vrai Anglais avec une tête d'Anglais, un gouffre à Guinness (dix pintes ne lui faisaient pas peur, la onzième l'expédiant dans le coma), supporter de Manchester City (il entrait sur le ring au son de [Blue Moon](#), l'hymne des « Bleus ») et pourtant pote de Wayne Rooney (Manchester United). Sa popularité était telle que des dizaines de milliers de Britanniques traversaient l'Atlantique pour le voir boxer.

Pas très grand (1 mètre 70), des bras très courts (1 mètre 65 d'envergure), blanc de peau, une frappe de hooligan à jeun, champion du monde super-léger et welter fin 90 - début 2000. À la fin de sa carrière, il aura la malchance de tomber sur deux boxeurs hors du commun : Floyd Mayweather Jr et Manny Pacquiao, qui lui feront plus d'effet que la onzième pinte.

Après avoir raccroché les gants en 2012, Ricky « Fatton » fera plusieurs tentatives de suicide. Il semble depuis avoir arrêté la cocaïne, ralenti la Guinness et retrouvé un semblant d'équilibre en entraînant Paul Upton.

Son petit frère Matthew « Magic » a brièvement été champion du monde IBF (welter).

Son fils, Campbell, a gagné son premier combat contre Jesus Ruiz, un Espagnol de l'armée en déroute, qui avait perdu les dix combats qu'il avait disputés, il gagnera les sept suivants contre le même genre de cloches : Levi Dunn qui n'avait pas gagné un seul combat et qui n'en a pas gagné depuis, Attila Csereklye qui avait perdu les huit précédents et qui perdra les trois suivants *and so on*.

Haymon (Al)

Don King trouve que Al Haymon est formidable, il est noir comme lui, il est né à Cleveland comme lui, il sort du lycée John Adams comme lui, il s'occupe de boxe comme lui, il a une réputation sulfureuse comme lui. Il existe, néanmoins, quelques petites différences entre Al Haymon et lui : Al Haymon est diplômé d'Harvard (Don King a fait ses universités en prison), il est très discret, tout l'inverse de King dont il était difficile d'éviter la tignasse passée au micro-ondes et les smokings en jeans rehaussés de sequins. Il n'empêche que, effectivement, Al Haymon est l'équivalent post-moderne de Don King dont les méthodes avaient encore à voir avec une conception archaïque de la promotion : « Je lève un paquet d'artichoke qui ne m'appartient pas, je fais signer un contrat à des types qui ne savent pas lire et à la fin, je râtisse tout le pognon, même celui qui n'est pas à moi ».

Les promoteurs ont changé parce que l'époque a changé, mais aussi parce que les boxeurs ont changé, Ali qui a fait la fortune de départ de Don King était capable d'échanger un chèque de 4 millions de dollars contre 100 000 dollars en liquide, on imagine moins Floyd Mayweather Jr victime d'un tel tour de passe-passe.

Al Haymon a commencé sa carrière dans le *show-biz* alors même qu'il préparait son master d'administration des affaires à Harvard ; il s'est occupé, entre autres, de la carrière de MC Hammer et de celle de Whitney Houston, il a organisé des tournées dont celle de Eddie Murphy avant de se consacrer à la boxe. Bien sûr, son frère, Bobby Hamon, avait été boxeur (pour son dernier combat il perdra avant la limite devant un Ray Leonard débutant), mais il est probable que Al Haymon se soit intéressé à la boxe parce qu'il y a vu une discipline où il était possible de faire beaucoup d'argent pour peu que l'on y applique des méthodes modernes de gestion. Il débutera en 2000 en s'occupant de la carrière de Vernon Forrest, quinze ans plus tard, il s'occupe de presque deux cents boxeurs dont Floyd Mayweather, le sportif le mieux payé de l'histoire. Ce dernier a d'ailleurs déclaré à propos de son nouveau manager : « Il se serait occupé de moi depuis le début, je serais milliardaire ! »

Al Haymon, dont le rôle auprès des boxeurs est assez proche de celui d'un agent pour les écrivains, retient 10 à 15 % des gains et des droits des membres de son écurie. Il a la réputation de les traiter correctement, d'être financièrement généreux et de leur faire rencontrer des adversaires contre lesquels ils ne risquent pas grand-chose. Évidemment, les choses ne sont pas aussi claires que l'homme qui se tient toujours dans l'ombre ne le fait croire : Lamon Brewster, qu'il a « piqué » à Sam Simon (l'un des créateurs des Simpson) après qu'il eut battu Wladimir Klitschko en 2004, a souffert d'un décollement de la rétine deux ans plus tard, il a ensuite boxé surtout en Allemagne où les contrôles sont moins sévères et fini borgne en 2010 ; cela ressemble beaucoup aux histoires des années 50.

Quoi qu'il en soit, Al Haymon continue à passer pour mère Teresa ou même le Père Noël, il lève des sommes astronomiques, multiplie les contrats avec HBO, organise émissions sur émissions livrées clés en main, s'occupe de tout dans les moindres détails, y compris de l'accompagnement musical, tente sans succès quelques innovations technologiques, équiper l'arbitre d'une caméra fixée sur le front, par exemple (le problème étant que la caméra suit les mouvements du front de l'arbitre et non ceux de ses yeux), ou bien installer trente-six *still-caméras* au-dessus du ring donnant des images proches des mauvais jeux vidéo des années 80.

Il n'empêche que, quand il s'en est éloigné, Al Haymon a laissé HBO et Golden Boy Production dans un état financier pire que lorsqu'il s'est associé avec eux ; les commentateurs ont beau être à sa solde, il a beau saturer le marché, le public commence à s'apercevoir qu'on lui propose les combats qu'Al Haymon préfère organiser plutôt que ceux qu'il veut voir. Dissimulé derrière son attitude à la Keyser Soze qui est de n'apparaître (presque) jamais et l'image flamboyante de Floyd Mayweather qui apparaît tout le temps, le spectre du crash guette. Bob Arum a comparé le système Haymon à celui mis en place par Bernard Madoff, une escroquerie basée sur le vieux principe de la pyramide de Ponzi, la figure qui grimpe jusqu'au ciel avant que l'édifice ne s'écroule sous l'effet d'une simple porte qui claque.

HBO

La chaîne emblématique de la boxe qui avait « inventé » le *pay-per-view* a annoncé le 27 septembre 2018 qu'elle ne diffuserait plus de combats en direct. Depuis 1972, HBO avait diffusé la bagatelle de 1 100 combats dont *Thrilla in Manila* en 1975 ; branche de Warner Media, elle-même propriété de AT & T, la chaîne met désormais l'accent sur les « séries ».

Hearns (Thomas)



Marvelous Hagler, *Sugar* Leonard, *Manos de piedra* Duran : brellan d'as !

Si l'on rajoute *Hitman* Hearns, on obtient le carré d'as des années 80.

Trèfle, carreau, cœur, pique !

Impossible d'attribuer une couleur à chacun, impossible de leur attribuer un rang.

Entre les quatre, on choisit comment ? Hagler, c'est Solomon Burke (ou James Carr ou Otis Redding), Leonard, Sam Cooke (ou Michael Jackson ou Stevie Wonder), Duran, Jerry Lee Lewis (ou Esquerita) et Hearns, Marvin Gaye... celui qui veut jouer les notes entre les notes, pour qui une note, même fausse, est encore une note.

Le prestidigitateur bat le jeu... Trèfle ? Carreau ? Cœur ? Pique ? Il suffit de prédire « Carreau ! » en posant le doigt sur l'une d'entre elles pour qu'une fois la carte retournée, l'as de pique apparaisse.

Thomas « Hitman » Hearns est le dernier as du carré, mais pas le moindre.

Le plus grand par la taille (1 mètre 85), le plus grand, surtout, par l'envergure (1 mètre 98). Le plus impressionnant aussi et, peut-être, le seul qui possède l'arme absolue : le punch*. L'équivalent du *witz*, du *satori*, du « je-ne-sais-quoi », de la grâce, de l'extase mystique... Le punch a quelque chose à voir avec la foudre, bien sûr, c'est l'image la plus employée à son propos, mais il tient aussi de l'intervention divine.

Qui l'a ?

Qui ne l'a pas ?
Qui l'avait ?
En quoi un puncheur est-il différent d'un frappeur ?
D'un cogneur ?
D'un démolisseur ?
En quoi est-il différent tout court ?
Peut-on l'acquérir ?
Peut-on le perdre ?
D'où ça vient ?

Les gardiens du temple peuvent gloser sans fin à son propos comme des rabbins sur un passage de la *Torah* ou d'autres moins lettrés sur ce que « sexy » peut bien vouloir dire.

Le premier combat que Hearn gagnera aux points sera son dix-huitième, le second boxeur à tenir la distance contre lui sera Mike Colbert, son vingt-quatrième adversaire. Il frappe tellement que, comme Robinson, il peut flanquer un type en l'air en *reculant*.

Tommy est né à Memphis, le 18 octobre 1958, mais sa mère a émigré à Detroit pour trouver du travail alors qu'il n'était encore qu'un bébé, elle sera vendeuse puis esthéticienne (elle finira organisatrice de combats).

Il habite Helen Street avec ses huit frères et sœurs.

Évidemment...

Il(s) n'a (n'ont) pas de père(s).

Tommy fait partie des Helen Hoods, un gang de l'East Side, du mauvais côté du Chrysler Freeway.

À quatorze ans, il trouve un père de substitution : Emanuel Steward, et un second foyer, le Kronk Gym, au coin de McGraw et de Junction Street dans le West Side.

Du bon côté.

En 1981, Hearn brandissait la ceinture de la WBA et Leonard celle de la WBC, les deux hommes s'étaient déjà croisés plusieurs fois, Tommy avait même servi de *sparring-partner* à Ray.

Chaque fois, ça s'était mal passé.

Chaque fois au désavantage du plus expérimenté des deux.

La première fois, alors qu'il comptait un seul combat, Hearn avait malmené Leonard, l'une de ses droites avait fait voler (sacrilège !) le casque du *golden boy* qui l'avait très mal pris ; il avait fallu les séparer avant qu'ils ne se battent pour de bon munis de tous les accessoires pouvant leur tomber sous la main.

Neuf mois plus tard, l'entraîneur de Leonard avait de nouveau eu besoin d'un *sparring-partner*, il avait rappelé Tommy.

Le soir même, Hearn avait téléphoné à son entraîneur : « J'le tape ! »

Emanuel Steward n'avait pas tout de suite fait attention à ce qui se passait entre les deux jeunes garçons, mais Jacobs lui avait confié que Tommy donnait des cauchemars à Ray. Une fois le téléphone raccroché, Steward frappe sa main gauche ouverte de son poing droit comme on se frappe le front lorsqu'une idée vous traverse l'esprit... « Putain ! un jour ou l'autre, ces deux-là vont se rencontrer ! » Il rappelle Tommy et lui demande de faire ses valises et de rentrer à Detroit.

Fissa !

Ce n'est pas la peine que Jacobs étudie ses points faibles et que Leonard sache comment le prendre.

Hearn n'avait pas encore 20 ans, il pesait 62 kilos et mesurait 1 mètre 85. À l'époque, Cus d'Amato disait de Hearn qu'il n'était encore qu'un amateur tandis que Leonard était professionnel depuis des lustres.

Même si Tommie était vaincu en 32 combats, dont 30 s'étaient terminés avant la limite et 21 avant même la fin de la 3^e reprise, celui qui était considéré comme le vrai champion, c'était Leonard, alors, pour exister, Tommie multiplie les provocations puérides, pendant la conférence de

presse au soir de la victoire de Leonard sur Duran, il jette un poulet en caoutchouc de farces et attrapes sur les genoux de Leonard en le traitant de « poule mouillée ».

Le gant est jeté.

Il faut le relever.

Un jour ou l'autre, il allait falloir que l'un d'entre eux brandisse les deux ceintures.

C'est Lou Duva, le rival de Don King et de Bob Arum, qui réussira à mettre le combat sur pied. Pour cela il lui faudra aligner 15 millions de dollars, 9 pour Leonard, le reste pour Hearn.

Better Pray

Sugar Ray

25 000 spectateurs.

Toutes les télévisions du monde.

Les premières reprises, avec son jab comme une lame de rasoir, Hearn touche comme il veut, quand il veut, tout en cherchant l'ouverture pour estoquer Leonard avec sa droite. Sugar Ray se révèle incapable de résoudre les problèmes posés par Hearn, il est trop grand, il a l'allonge d'un poids lourd et frappe presque autant, mais à la sixième reprise Leonard touche Hearn d'un gauche à la mâchoire dont « Hitman » mettra deux rounds à se remettre. Non seulement le Tueur à gages est fragile** comme tout puncheur qui se respecte, mais il est souvent en déséquilibre, ce qui le rend particulièrement vulnérable si on ne lui laisse pas suffisamment d'espace.

Les rôles s'inversent, c'est Leonard le chasseur et Hearn la cible.

Ce qui n'empêche pas Leonard de s'effondrer sur son tabouret à la fin de la deuxième reprise. Pendant que son *cutman* essaie tant bien que mal d'empêcher son œil droit de se fermer tout à fait et le gauche de suivre le même chemin, Angelo Dundee lui hurle ses instructions, il sait que dans moins de trois minutes son boxeur sera aveugle et sans défense.

– Il est devant... il reste neuf minutes... descends-le, fils ! Descends-le maintenant ! T'es plus un gamin maintenant, t'es chez les hommes. Tu frappes pas assez... Frappe-le ! Descends-le ! Vite !

Hearn n'est pas habitué à boxer longtemps, lorsqu'il monte sur un ring, dix minutes plus tard, il est sous la douche et son adversaire à l'infirmerie, sans compter que pour faire la limite de poids, il a fallu qu'il s'affame, il n'est déjà plus un vrai poids welter (il finira sa carrière en lourd-léger).

Un puncheur ne doit pas être pressé, il doit être juste, ce soir-là, Thomas Hearn n'a pas été assez pressé.

Leonard démarre en trombe... Hearn recule, il ne sait pas s'accrocher, au Kronk, on ne s'accroche pas, Hearn titube, il ne sait pas tricher, au Kronk, on ne triche pas.

C'est comme ça que l'on est compté neuf juste avant que le treizième round finisse.

Juste sauvé par le gong.

C'est comme ça que l'on est arrêté par l'arbitre à la reprise suivante alors que l'on menait de deux, trois et quatre points sur les bulletins des juges.

Même si la « poule mouillée » porte des lunettes noires pour la conférence de presse, c'est le volatile qui détient les deux titres, et neuf millions de dollars supplémentaires, alors qu'Hearn a l'air d'un con avec son coup du poulet en caoutchouc...

Après sa défaite contre Leonard, Hearn dispute trois combats « à sa main » avant de récupérer au passage la couronne mondiale des superwelters contre Wilfred Benitez qui compte une seule défaite à son palmarès contre... Ray Sugar Leonard !

– J'peux te battre et battre Leonard dans la même soirée !

C'est ce que raconte Benitez pendant la conférence de presse, Hearn lui répond : « Si tu le crois, c'est que tu rêves... »

Lors de ce combat, Hearn montrera qu'il n'est pas seulement un puncheur, mais aussi un boxeur, il ne peut guère faire autrement d'ailleurs puisqu'il s'est cassé la main droite à la huitième reprise.

Il pulvérise ensuite Roberto Duran en deux rounds et il ne lui faut qu'une reprise de plus pour conserver son titre face à Fred Hutchings.

Le chemin est tout tracé, la suite logique de l'affaire crève les yeux de chacun, le prochain combat que tout le monde veut voir ? Hagler contre Hearn, titre en jeu, bien sûr !

Le combat doit avoir lieu le 15 avril 1985 au Caesars Palace. La bourse de Hagler s'élève à cinq millions trois cent mille dollars, celle de Hearn à cinq millions deux cent mille sans compter le pourcentage sur les droits télévisés.

Le reste est à négocier.

Le reste, c'est la durée du combat : douze rounds ou bien quinze ? Contre Leonard, Hearn a calé à partir de la douzième reprise, il a fallu les deux dernières reprises à Hagler pour gagner son combat contre Duran. Hearn est un pur puncheur, Hagler plutôt un démolisseur. Plus le combat est long, plus il avantage Marvelous, plus il est court, plus il est à la portée de « Hitman ». Évidemment, Hearn demande que le combat soit disputé en douze rounds, Hagler refuse dans un premier temps puis se ravise. Peut-être parce qu'il est sûr de lui et de l'issue du combat, mais surtout parce qu'il a peur que Hearn se défile et que le combat lui échappe, et la fortune, et la reconnaissance, et tout ce qui les accompagne.

La tournée de promotion dure douze jours et s'arrête dans vingt et une villes : deux conférences de presse dans la journée et une réception le soir.

Hagler et Hearn se chamailleront tout du long comme deux gamins capricieux. Hearn se plaint de ce que le jet d'Hagler, un Gulfstream II, est équipé de Pacman et pas le sien, que Marvelous, laconique comme à l'accoutumée, assure le service minimum lors des réceptions officielles ; Hagler râle quand « Hitman » emprunte la limousine qui lui est réservée, sans compter qu'il lui coupe la parole pendant les conférences de presse et a tendance à tirer la couverture à lui.

– C'est le jeu, Marvin, faut se vendre... T'inquiète pas !

– Je m'inquiète pas... c'est toi qui devrais t'inquiéter !

De temps en temps, ils échangent quelques amabilités à propos de leurs physiques respectifs.

– Hagler est un nain !

– Hearn ferait mieux de faire du basket !

Les parieurs donnent les deux boxeurs à égalité. Tout ce sur quoi s'accordent les spécialistes, c'est que le combat n'ira pas jusqu'au bout.

Quand ils montent sur le ring du *Caesars* où plane l'ombre de Leonard, les deux boxeurs sont au sommet de leur forme, les muscles ciselés par des heures d'entraînement forcené.

Deux statues.

Deux écorchés.

[Les trois premières minutes](#) du combat sont restées dans les mémoires comme les trois minutes les plus sauvages et les plus violentes de TOUTE l'histoire de la boxe. 165 coups échangés (82 pour Hagler, 83 pour Hearn) en 180 secondes. Un coup par seconde ou presque. Trois fois plus qu'un combat « normal ».

Tête contre tête, du début à la fin, sans que l'un d'entre eux cède un seul instant un seul pouce de terrain.

Deux cerfs en rut, leurs bois emmêlés.

Le sang ruisselle sur le visage d'Hagler et Hearn s'est brisé la main droite sur le front ouvert de Marvelous, ce qui semble vérifier l'adage en usage dans le milieu : « Un encaisseur contre un frappeur, c'est l'encaisseur qui gagne ! »

Le deuxième round est un peu moins violent que le premier. Pour perturber Tommy et lui compliquer encore plus la tâche, Marvelous change de garde en permanence. « Hitman » a beau

faire une demi-tête de plus que Marvelous, son avantage de taille le fait soudain paraître frêle, son envergure l'embarrasse plus qu'elle ne l'avantage.

Il finit le round sur les talons, les yeux dans le vague.

Au début du [troisième](#), la cause semble entendue, Tommy va céder, ce n'est qu'une question de temps... tout de suite ou dans pas très longtemps. Il vient d'entrer dans le tunnel où ça devient vraiment dangereux, il ne s'agit désormais que d'encaisser les coups que l'on ne voit plus venir. Il peut juste être sauvé par un coup heureux ou par l'arbitre s'il décide que « Ça suffit ! », un accident ou l'opération du Saint-Esprit... la boxe n'est à l'abri de RIEN.

Et c'est ce qui, en l'occurrence, semble se produire : la coupure sur le front de Marvelous s'est rouverte, le sang lui coule de nouveau sur le visage. Richard Steele, l'arbitre, ramène Marvelous dans son coin pour que Donald Romeo, le docteur de la réunion, examine sa blessure et décide s'il peut continuer ou non.

– Je vous laisserai pas m'arrêter ! Je vous laisserai pas arrêter le combat, menace Marvelous.
Donald Romeo examine la coupure.

– C'est OK pour moi.

Le combat peut reprendre. Steele demande à Marvelous : « Vous pouvez y voir ? »

– Vous avez l'impression que je le rate ? »

Marvelous n'a qu'une crainte : qu'on le prive une fois de plus de sa victoire.

Il fond sur Hearns.

Deux droites et Tommy s'envole comme un « parasol balayé par le vent », Joyce Carol Oates parlera de Hearns emporté inconscient comme d'un « Christ noir descendu de la croix ».

La première reprise de la rencontre Hagler/Hearns sera sacrée « Meilleure reprise de l'année » ; le combat « Combat de l'année », le K.-O. par lequel il s'est achevé « K.-O. de l'année » par *Ring Magazine*... l'équivalent de trois Oscars et même davantage.

Autant en emporte le vent ! Ben Hur ! Lawrence d'Arabie ! Le Parrain ! Apocalypse Now !

Après ce combat mémorable, Thomas continuera sa carrière – cahin - K.-O. –, mais en boxant plus rarement : trois rencontres seulement en 86 et en 91 ; deux en 87, 88 et 95 ; une seule en 89, 90, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 99 et 2000. Durant cette longue campagne, après avoir été sacré champion du monde poids welter et superwelter, il remportera dans la foulée le titre mondial dans quatre catégories supplémentaires : celle des poids moyens, des super-moyens, des mi-lourds et des lourd-légers.

Il a été le premier boxeur à remporter le titre dans quatre puis cinq catégories différentes. Sacré « Boxeur de l'année » à deux reprises (1980 et 1984) et meilleur super-welter de tous les temps pour *Ring Magazine* ; « Hitman » avait sûrement gagné le combat revanche contre Ray Sugar Leonard en 1989 mais, même si Leonard sera compté deux fois (au troisième et au onzième), les juges donneront match nul. La foule sifflera, les juges s'étonneront eux-mêmes du résultat, Leonard avouera qu'il avait sans doute perdu, mais Hearns ne protestera pas, ce soir-là, les fantômes de sa première défaite face à Leonard s'étaient dissipés, c'était tout ce qui comptait pour lui, ça et s'occuper de la défense de son frère Henry accusé du meurtre de sa petite amie le jour même du combat (Henry Hearns sera libéré de prison le 20 février 2015).

Thomas Hearns arrêtera les frais après un timide *come-back* en 2005-2006 (2 victoires par K.-O. contre 2 adversaires médiocres) ; à 47 ans, après 163 combats amateurs (152 victoires) et 67 combats professionnels (61 victoires), l'heure de la retraite avait sonné.

Et Tommy l'était.

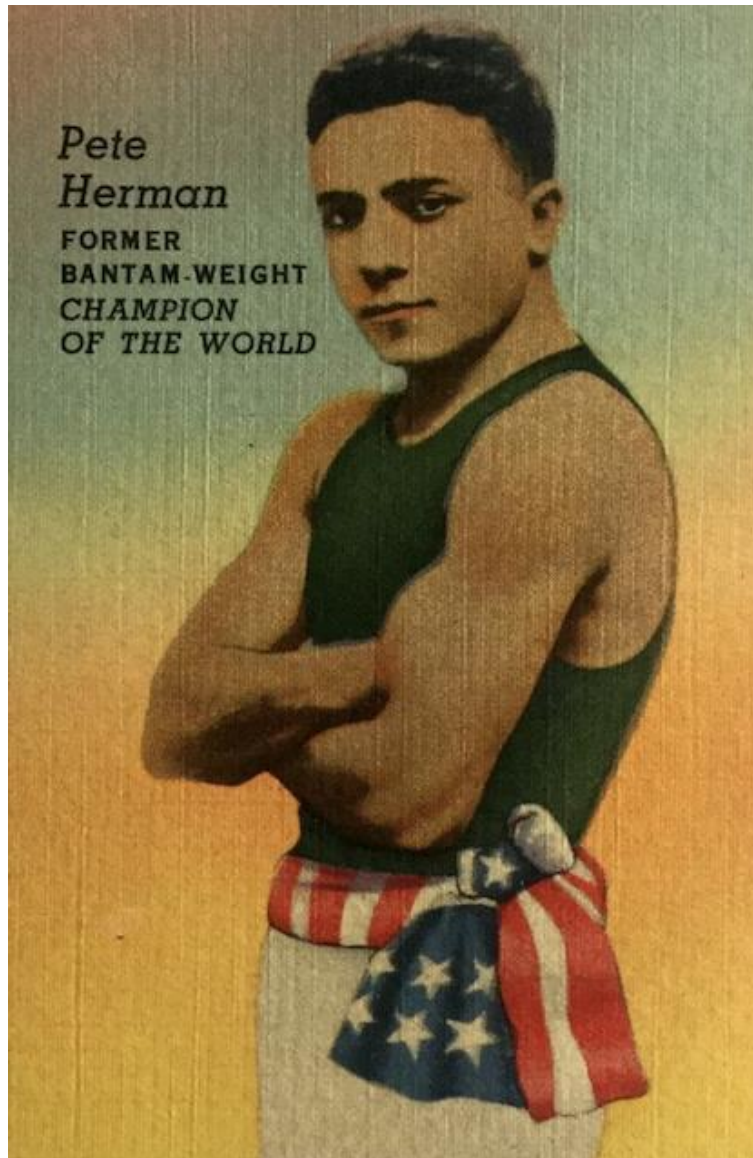
Heredia (Angel Guillermo)

Dit « Memo », fournisseur de Trevor Graham et Victor Conte (BALCO), les deux préparateurs physiques qui ont dominé le milieu de l'athlétisme au début des années 2000 (vingt-six médailles olympiques, vingt et une en championnats du monde). Le Mexicain passera au travers des mailles du filet de la justice américaine en « témoignant » ; devenu depuis, comme tous les repentis, un

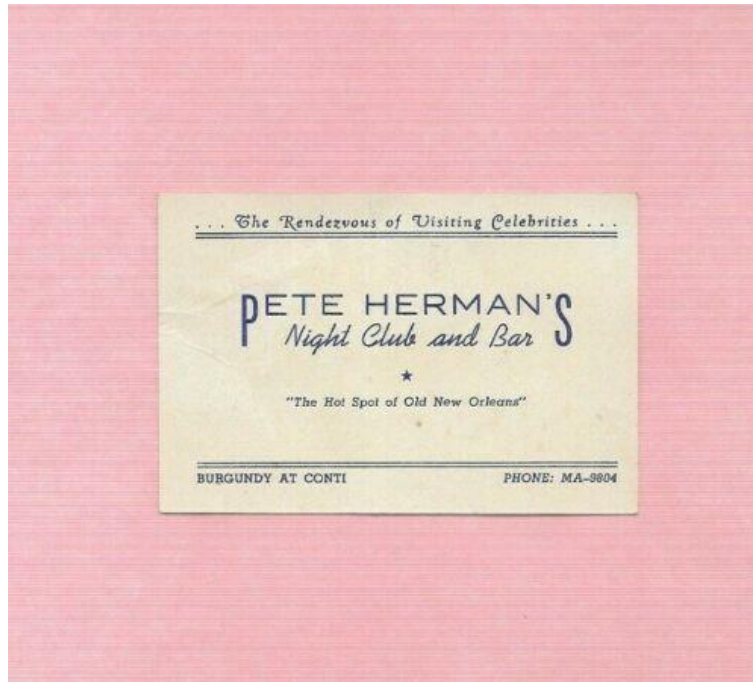
Monsieur Propre prompt à dénoncer tous ceux qui exercent aujourd'hui son boulot d'hier. Sa plus grande réussite à l'heure actuelle est la transformation « bio » de Juan Manuel Marquez*, écorché vif en onze semaines, vainqueur inattendu pour leur quatrième rencontre d'un Manny Pacquiao pas vraiment blanc-bleu non plus.

* Avant de rencontrer Memo, Marquez était déjà bio à fond, il buvait sa propre urine pour ne perdre aucune protéine !

Herman (Pete)



Né Peter Gulotta d'immigrés italiens, cireur de chaussures, pro à seize ans, plus de cent combats dont beaucoup n'ont pas été enregistrés (82 combats officiels dont 61 victoires). L'un des meilleurs poids coq de l'histoire (le deuxième d'après Nathaniel Fleischer), deux fois champion du monde à la fin des années 10 et au début des années 20, il a été l'un des seuls boxeurs à récupérer son titre sur le ring après l'avoir perdu sur le ring face à Joe Lynch. Pete Herman a la réputation d'avoir été l'un des meilleurs boxeurs « de près » à être jamais monté sur un ring. Il avait intérêt, il était borgne et n'y voyait pas grand-chose de son œil valide, pour fêter son dernier combat le 24 avril 1922 contre Roy Moore, il était même complètement aveugle.



Il finira sa vie derrière le comptoir de son bar dans le quartier français de la Nouvelle Orléans dont il était l'une des figures emblématiques.

Héros (mille et un)

« Puisse Dieu se souvenir de leur âme »

Thomas Abarca, Roberto Abondo, Lucero Acary, Joel Acosta, George Acuna, Kid Adair, Frank Adame, Eddie Adams, Young Agabag, Charles Agnew, Razark Agorza, Ernesto Aguilar, Jorge Ahumada, Moussa Aisa, Public Akihiko, Al Alberts, Rafael Alecia, Kid Alegria, Roosevelt Allen, Duette Allred, Moses Ally, Johnny Almagar, Chamaco Alvarez, Chico Alvarez, John Ama, Bamba Amara, Heraclio Amaya, Mario Amparan, Ace Armstrong, Janitor Anderson, Wilfredo Andrade, Charley Andrews, Tino Anguiano, Victor Angulo, Henry Anwina, Louigi Apolo, Sergio Araujo, Stanley Arceneaux, Tortillo Armenta, Salamo Arouch, Alejandro Arreola, Jay Attand, Young Abe Attell, William Avenor, Rafael Ayala, Vincent Bailey, Roughhouse Baker, Miguel Baltazar, Harry Baney, Wildcat Banks, Jason Barber, Bob Barden, Davey Barnes, Bobby Barrett, Jim Barrey, Alfredo Barrios, Jim Barry, Tyrell Bates, Mikola Bayrak, Harry Bean, Gil Becerra, Franco Bejines, Batyr Bekov, Burnett Bell, Joe Benaucio, Fabrice Benson, Sergio Bertone, Yehven Bets, Mohammed Beziane, Johnny Bird, Roy Birwell, Charley Black, Hugh Blair, Frankie Blanchett, Michel Blevens, D.J. Boboza, Steve Boggs, Ricardo Bohri, Tony Bond, Kenneth Bonds, Terry Bonney, Ruben Botello, Rachid Boukhelifa, Bobby Boyd, Flavio Branco, Bob Brannan, Battling Brannigan, Jack Breeson, Oliver Brenes, K.-O. Brennan, Jack Bresnan, Jacques Bret, Tim Brewer, Dick Brewster, Robert Brewton, Rot Brien, Mike Briggs, Battling Brooks, Herb Broom, Buzz Brow, Johnny Kid Brown, Panama Brown, Sonny Brown, Ira Bruner, Shawn Bryant, Jack Buchanan, Dimitru Bujor, Archie Burch, Simion Burda, Pastor Burke, Perry Burnett, Lou Burnette, Bobby Burns, Cec Burr, Robert Burrage, Harry Butler, Manuel Caballero, Anfré Cain, Jimmy Calabrese, Efrain Campos, Alfredo Campusano, Billy Cannon, Alex Cano, Sammy Capello, Pedro Capitan, Ruben Caporaletti, Jackie Capp, Virgilio Carati, Johnny Cardidin, Joe Cardone, Jose Cardozo, Mike Carlson, Mike Carnes, Juan Caro, Gary Carr, Armando Carrasco, Julius Carter, Celico Carvajal, « One Round » Casey, Jose Casmos, Steyner Cassius, Luis Castaneda, Ernesto Castillo, Alberto Castro, Stacey Caughlin, Miguel Cebrero, Harry Cerrubbs, Celson Chairez, George Chambers, Miguel Chamiso, Robert Charenet, Gart Chavez, Lucien Chebance, Dick Chesio, Kid Chicharo, Byung-Chun Choi, Chang-Baek Choi, Jang-Ho Choi, George Chouippe, Chris Clarck, Ritz Clarcke, Sergeant Clark, Johnny Clary, Kid Cloristian, Gene Cobert, Lew Cohen, Kid Coldhurst, Alex Collins, Babe Colton, Joe Conde, Eleazar Contreras, Willie Convers, Arnold Cook, Fred Cook, Domenico Coppola, Cuban Jack Coral, Emil Cornelius, Cornelio Coronel, Bob Correa, Eugène Corsin, Harry Cortez, Angel Corvalan, Billy Count, Eddie Cowart, Jimmy Cox, Tommy Coyne, Jimmy Craig, Gordon Crooks, Kid Crossman, Tim Crowley, Lloyd Crutcher, Angulo Cruz, Slim Cubhero, Jack Cuddy, Lefty

Cunningham, Charles Curdy, Tim Curtis, Cleaphus Cushinberry, Terrible Dagna, Miguel Dalzalduna, Willie Daniel, Ginger Daniels, Ray Danow, John Darby, Baby Davis, Leroy Day, Danny Dean, Elicer DeAvila, Tony Degutis, David Del Valle, Jose Delgado, Skip Demaris, Jean Demeurs, Iuri Dereacenco, Jaime Desiderio, Negrito Desilao, Bill Devere, Anibal Di Santi, Cisco Diaz, Huracan Diaz, Nieves Diaz, Spartaco Dionisi, Man Semou Diouf, Jack Dix, Paul Dixon, Choukri Djimili, Nikolay Dobretsky, Ursula Doering, Bobby Dominguez, Santiago Don, Fred Doran, Mike Dore, William Dorsett, Jim Dorsey, Jack Dorvall, Sergei Dotsenko, Alfredo Doubouchet, Billy Douglas, Flash Dovi, Al Dublinsky, Antoine Dubois, Hleb Dubouski, Harold Dunbar, Jimmy Dundee, Mike Dundee, Jack Dunn, Bernie Durrelle, Easy Dynamite, Kent Echevarria, Billy Ecker, Johnny Ecklund, Bat Edmunson, Jamal Edwards, Young Edwards, Ross Elam, Sergeant Elemett, Ernest English, Jack English, Don Ennis, Wilfredo Escalera, Sixto Esqueda, Ike Estrada, Reyes Estrada, Jack Etheridge, Omar Fahti, Jim Fain, Gato Fajardo, Jose Faragoso, Fidencio Febreros, Audrey Felchagin, Jerry Felton, Ted Fencer, Eusebio Fernandez, Tommy Ferraro, Red Ferris, Jack Ferry, Armando Figueroa, Red Finger, Johnny Fisher, Black Fitzsimmons, James Flack, Boots Fletcher, Jack Flood, Memo Flores, Polin Flores, Ulises Flores, Dan Forbes, Bob Ford, Shotgun Fowler, Al Fox, Kid Fox, Victor Francia, Al Francko, Art Franklin, Charley Frazier, George Frieberg, Chico Froncono, Enrique Fuentes, Alvin Fuggs, Eddie Fuller, Jim Fulton, Mike Funk, Steven Gabienu, René Gallardo, Jack Galvin, Louis Gambastian, Chamaco Garcia, Chilapa Garcia, Jesus Garcia, Al Gardeno, Marion Garfield, Ilias Garza, Paulino Gasca, Joey Gatten, Gunner Gazzard, Nicky Gerald, Tito Geraldo, Mike Getteson, Paul Giacalone, Jimmy Gibbons, Luigi Gilardoni, Frank Gilbert, Eugenio Gimenez, Mike Giovanni, Alberto Gomez, Enrique Gomez, Gato Gomez, Ivan Goncharov, Gallito Gonzalez, Isabel Gonzalez, Ramiro Gonzalez, Ron Goodwin, Fred Gordan, Battling Gordon, K.-O. Gordon, Hurricane Grant, Nicholas Gray, Baby Doll Green, Joe Greene, Larry Gregg, Doc Gregory, Ross Gregory, Billy Griggs, Eddie Grimm, Tripodi Guadalupe, Tony Gullarey, Jeff Guy, German Guzman, Hector Guzman, Yockie Hack, Joey Hague, Jimmy Haines, Jimmy Hall, Larry Ham, Eddie Hamilton, Jim Hanks, Gary Hanley, Nicky Hansen, Valence Haralan, Cedric Harbaugh, James Hardy, Franck Harold, Walpego Harouma, Gregory Harrington, Al Harris, Tivan Harris, Juario Hart, Jack Hastings, Floyd Hatcher, Keith Hawthorne, Willie Hay, Mona Hayes, Wesley Hayes, Mark Hearn, Chris Heath, Gyula Helgin, Phil Henry, Kid Herman, Ricky Hernandez, Rodolfo Herrera, Curtis Hightower, Armado Higuera, Al Hill, Paul Hirk, Paul Hirsch, Tsunomi Hitono, John Hitts, Tommy Hobbs, Wayne Hockett, Monty Hogan, Freddie Holmes, Wildcat Hood, Frank Hoojen, Fairchild Hope, Vance Hopkins, Thomas Howard, Gaston Hubert, Billy Hudson, Travis Hughes, Ken Hunter, Thomas Hurton, Bud Hutchinson, Billy Hylan, Sonny Iannucci, Pedro Ibanez, Rocky Ibrahim, Indio Iguamo, Seiichi Iizuka, Magomed Ilyasov, Corporal Ingledew, Rich Ingram, Sherhiy Iranets, Manuel Irrizarry, Goro Iwamoto, Kill Jaba, Bill Jacks, Joe Jackson, Tom Jackson, Young Peter Jackson, Frank James, Sonny James, Eddie Jamison, Johnny Jandrez, Paul January, Menard Jefferies, Howard Jefferson, Eyne Jeudy, Tadas Jieraitis, Humberto Jimenez, Adeshia Johnson, Eric Johnson, Marty Johnson, Mexican Jim Johnson, Alvin Jones, Buck Jones, Derrick Jones, Joe Jones, Bill Jordan, Harry Judge, Jose Julio, Frank July, Young-Sil Jung, Dmitry Kalistratov, Pascal Kandido, Kid Kanutchi, Roman Kapitonenko, Anatoli Karavakin, Fetiche Kasongo, Jack Keating, Charlie Keifer, Sean Keith, John L Kelley, Mike Kelly, Willie Kelly, Bill Kemp, Battling Kennedy, Bob Kenny, Willie Kents, Al Kezar, Andriy Kharlamenko, Zulu Kid, Manuel Killer, Don King, Sonny King, Jason Kingsley, Larry Kirch, Hideo Kitari, Choke Kittikasen, Dave Klassen, Young Klein, Valeriy Klimenko, Abdulai Konare, Scary Korori, Irsen Koyumov, Billy Krake, Georgie Krauser, Sergei Krivonos, Norm Kues, Serhiy Kutsenko, Abraham Kwame, Sonny Lake, Eugéne Lallemand, Rocky Lane, Sam Lano, Pedro Lara, Jimmy Larkin, Ben Larvy, Wes Lasley, Joe Laurel, Pancho Lawler, Vernon Laws, Marcel Lecreure, Ringo Ledesma, Sonny Lee, Pelu Leatau, Sailor Leeds, Manuel Leek, Paul Lellanco, Al Leshner, Kid Leopard, Harry Levine, Bill Lewis, George Lewis, Jack Lewis, Tommy Lewis, Patrick Lihande, Dean Lipscomb, James Logan, Nick Lombardi, Jody Long, Lucien Longo, Baby Lopez, Chuy Lopes, Cono Lopez, Bobby Loudon, Jack Louis, Antonio Lucas, Michaël « Ace » Lucas, Emile Lucidarme, Joanna Luft, Gerardo Lujano, Mau Lupe, Art Lynn, Bruno Maalem, Tony Macario, Sammy Mace, Claudio Machado, Nexae Macias, Fake Georgie Mack, Johnny Macy, Hun Madina, Tarzan Magnier, Jim Maher, Jack Mahon, William Mahoney, Barney Majetta, Alfonso Malacara, Lorenzo Maldonado, Marlo Malino, Riston Manalu, Antonio Mancini, Patsy Mandell, Frankie Mandot, Tommy Mandot, Iliasa Manila, Johnny Maras, Jesus Maravilla, Eddie Marcano, Jorge Marino, Ralph Markell, Kid Marlock, Roger Marquette, Dave Marshall, Donnie Marshall, Cannonball Martin, Shane Martin, Arturo Martinez, Burrito Martinez, Javier Martinez, Johnny Martinez, Bill Mason, Max Mason, Artie Massan, Isami Masui, Ramon Mata, Pierre Mathiot, Giuliano Mationa, Mourad Mayo, Arnold Mays, Antoine M'Bitia, Bill McAucherman, Dave McBride, Roy McCafferty, Ed McCarroll, Bud McCarthy, Young McCauley, Booker McCoy, Jimmy McDowell, Ed McGee, Mickey McGoorty, Steve McGuire, Herb McKell, John McKinley, Jim McSweeney, Jimmy McVickers, Adrian Medieta, Israël Medina, Ogelio Medina, Sebastian Mendez, Daniel Mendoza, Manuel Mendoza, Earl Merritt, Jean Merron, Sammy Meull, Edgar Meza, Lefty Michael, Jerry Michelson, Tyrone Miles, Jose Millan, Eddie Miller, Speedy Miller, Tony Miller, Jim Mills, Eduardo Miranda, Julio Miranda, Eri Mitchell, Hassan Mohamed, Michel Molitor, Yan Monne, Ed Monroe, Baby Montanez, Kid Montenegro, Torito Montes, Tom Moody, Clinton Moore, Jack Moore, Tim Moore, Noe Morales, Raul Morales, Kid Moran, Ralph Moran, Ismael Moreno, Jack Morgan, Young Moses, Angel Moustaro, Esmerido Moya, Copman Moyon, Tony Mucci, Nasaru Muhammad, Pancho Mulleta, Mickey Mullin, Salome Munez, Alvaro Munoz, Jose Murciaga, Mohammed Muritala, Artie Murphy, Newsboy Murphy, Jewey Murray, Enrique Murillo, Loy Napa, Arturo Nava, Julio Nava, Roberto Navarrette, Fidel Navarro, Kid Navarro, Jack « Kayo » Nelson, Andy Neri, Agustin Nina, Nii Nuer, Robert Nwanne, Mike Obledo, Gilly O'Brien, Jack O'Brien, Miguel Ocana, Dick O'Connell, Danny O'Connor, Harry O'Hera, Pieter Okptra, Mike O'Leary, Jack O'Neal, Joe O'Neill, Tim O'Neill,

Battling Ongay, Abdul Rahman Optoki, Archie Ordonio, Baby Orizaba, Dominic Orsini, Tornado Ortega, Cuco Ortiz, Spike O’Ryan, Jeff Osborne, Jesus Osorio, Kid Oswald, Dwayne Outlaw, Michaël Paden, Kid Paddy, Vadym Palankov, Eko Pamungkas, Joe Pancho, Billy Papke, Johnny Pappen, Jong-Hyun Park, Joong-Jung Park, Andrew Parks, Jose Paron, Simon Parra, Bill Parrimore, Bourneges Pascasio, Nurdin Pase, François Pastor, Howard Patterson, Patty Patterson, Eddie Paul, Alfonso Pearson, Ben Peden, Fausto Pena, Kid Pendland, Tiger Peni, Carlos Penson, Jay Peralta, Gabriel Perez, Sixto Perez, Earl Perre, Kid Perry, Lamar Peterson, Gus Petros, Leonardo Petullo, Samchai Phalasakgym, Vyron Phillips, Ramon Pinedo, Leo Pinto, William Pinto, Henri Pique, Giovanni Pisani, Kid Pocahuntas, Juan Polanco, Joe Pomenvanga, Paddy Powell, Young Powell, Man Power, Al Pratori, Jack Preston, Phil Proctor, Jean Qarens, Rico Quila, Jimmy Quinn, Sornram Rajapachaiyapum, Jackie Raleigh, Rogelio Ramirez, Cowboy Ramos, Sonny Ramsay, Dwight Ramsey, Wayne Ransom, Billy Ray, Willie Ray, Ricardo Raya, Roberto Rebollo, Buster Reed, Jack Reese, John Reese, Ben Rentswell, Gonzalez Reyes, Rafael Reyes, Paddy Reynolds, Patsy Ricardo, Mike Ricci, Keke Rice, Young Richards, Joe Riley, Lion Ring, Pierre Riom, Angel Rios, Carl Ritchie, Robert Ritchie, Benjamin Rivas, Johnny Rivera, Kid Robert, Jerry Robertson, Fred Robinson, Peter Rocca, Yoni Rodri, Angel Rodriguez, Jesus Rodriguez, Wilson Rodriguez, Ernst Roedinger, Dodo Rogers, Rala Rojas, Tony Rojas, Cesar Roland, Angel Romero, Octavio Romo, Angel Rondan, Joe Rosa, Jackie Rose, Archie Rosenberg, Hoyt Ross, Tony Ross, Tony Rossalia, Ange Rossi, Larry Roush, Tim Rowley, Lee Roy, Patrick Roy, Max Rubin, Ken Ruffin, Luis Ruiz, Rodelio Ruiz, Matt Ryan, Ad Ryder, Johnny Saas, Johnny Sackey, Orlando Sala, Batato Salazar, Tony Salazar, Sam Salbeny, Tony Salgado, Alberto Salinas, Conrado Salinas, Fighting Sam, Tahavalu Samiu, Samsul Samsul, Huracan Sanchez, Jose Sanchez, Melton Sandal, Jorge Sandoval, Rafael Santana, Hiram Santiago, Pablo Santiago, Vicente Sarmiento, Luigi Scangello, Skinny Scanlon, Johnny Scholl, Frankie Schramm, John Scott, Victor Scott, Michael Seals, Dan Seganish, Charles Seguna, Talkal Sekidiyev, Hassen Bes Semane, Bob Serna, Jean Pascal Service, Bobby Seven, Bobby Shane, Tommy Shaw, Ed Sheldon, Tony Shepard, Baraka Short, Viktor Sidorenko, Jose Siguientes, Cesareo Siguion, Berugo Sithjular, Mick Slavin, Slech Slavinski, Donzell Smith, Kevin Smith, Len Smith, Ron Smith, Steve Smith, Ted Smith, Kid Snyder, Gerasim Sokolov, Ramon Solitario, Costenito Sotelo, Isidro Sotelo, Mike Soto, Ray Sparks, Bert Spencer, Joe Spinner, Paul Springer, Daniel Squash, Stocker Staines, Dave Stenner, Larry Stevenson, Tom Stone, John Strong, Reinaldo Suarez, Hong-Shik Suh, Sudsakorn Sukkasemresort, Kid Sullivan, Mickey Sullivan, Willie Summers, Joe Sussman, Ben Suthoff, Bob Sutton, Jack Swanson, Pedro Syap, Abd Sylla, Jimmy Tapp, Leonard Tardif, Willie Tasker, Jose Tassara, Battling Tate, Bill Tate, Young Tayeb, Battling Taylor, Eldrick Taylor, Viktor Tereschenko, Carlos Terrazas, Sylvanus Tetras, Michel Daud Therik, Dai Thomas, Eddie Thomas, Ray Thomas, Tim Thomas, Washington Thomas, Mike Thomasson, Jack Thompson, Tommy Thompson, Trad Thompson, Jack Tighe, Battling TNT, Epineri To, Mike Tobler, Masachika Tokutome, Domingo Torres, Jesse Torres, Renato Torres, Joe Louis Troconis, Battling Troupe, Rodolfo Trujillo, Vince Trujillo, Earl Turner, Terence Turner, Armando Turrubiarres, Troy Tutwiler, Dick Tyler, Carlos Ulloa, Gabriel Urbino, Rodriguez Valdez, Fernando Valenzuela, André Valien, Frankie Vallejo, Omerioo Valoyes, Joe Van Loan, Karl Van Neste, Hank Van Slate, Oleksiy Varagushyn, Canguro Varela, Calixto Vasquez, Humberto Vasquez, Alain Vasseur, Battling Vega, Frank Vega, Fausto Velasco, Guillermo Velasquez, Tony Veldore, Baby Veloz, Juventino Ventosa, Jose Villa, Javier Villanueva, Knrag Vorcharenrat, Chico Wade, Ted Wadkins, Jim Waites, Ali Wakuzacha, Eddie Walker, Steve Walker, Jack Wallace, Kid Wallace, Jerry Walsh, Jack Walter, Frank Walters, David Ward, Johnny Ward, Steve Ward, Reggie Watkins, Chick Watson, Njiri Waziri, Billy Webb, Joe Webb, Wayne Webb, Dennis Webster, Bill Wells, Ernie Wells, Dick West, Casey White, Nell White, Tommy White, Young White, Kevin Whitley, Dwight Wiggins, Verne Wilcox, Martin Wilder, Alvin « K.-O. » Williams, Homer Williams, Kid Williams, Quinton Williams, Rufus Williams, Warrant Williams, Stan Williamson, Tim Willingham, Jim Willis, « K.-O. » Willis, Billy Wills, Arthur Wilson, Fernando Wilson, « K.-O. » Wilson, « Mad Dog » Wilson, Doug Winslow, Kid Wolf, Walter Wolf, Craig Wolfey, Jim Wolff, Al Woods, Rick Woods, Charley Worthem, Eddie Worton, Guy Wright, Jim Wright, Peanut Wright, Shi-Ho Yan, Young-Chil Yang, Yoshinobu Yokoyama, Joe York, Steve York, Hitoshi Yoshino, Deedee Young, Mario Zamarrisa, Ilias Zbayri, Adowa Zeba, Brett Zwierzynski.

Histoire (de la boxe)

« Faut se méfier. C’est putain le passé, ça fond dans la rêvasserie. Il prend des petites mélodies en route qu’on lui demandait pas. »

Louis-Ferdinand Céline

La boxe n’a pas d’histoire, elle n’est qu’une suite d’histoires, un défilé d’anecdotes effaçant les anecdotes précédentes, une suite de champions destinés à être remplacés par d’autres champions et quelquefois effacés par les suivants. Les efforts désespérés des érudits pour comparer les uns aux autres sont systématiquement condamnés à l’échec, aucune comparaison n’est possible alors qu’il est possible de déterminer des séquences historiques comparables. Les histoires de la boxe sont l’écho du monde, le reflet des idéologies qui mènent sa marche, mais jamais aucun combat de

boxe, jamais aucun boxeur n'ont eu une quelconque influence sur le cours de l'Histoire. Lorsque Jack Johnson est devenu le premier champion du monde poids lourd noir, il y eut des troubles aux quatre coins de l'Union, mais aucun inflexionnement de la politique raciale ni dans un sens ni dans un autre. Lorsque Joe Louis a battu Max Schmeling, les rapports de force diplomatiques entre l'Allemagne et les États-Unis n'ont pas bougé d'un iota, le nazisme a continué sa route. Lorsque Muhammad Ali s'est déclaré opposé à la guerre du Vietnam, il n'a fait bouger aucune ligne à proprement parler politique, y compris au sein de sa communauté. Ce qui ne veut pas dire que Jack Johnson, Joe Louis, Muhammad Ali n'aient pas reflété les rapports sociaux en cours à leurs époques respectives ni révélé les tensions qui parcouraient le corps social à ces moments précis. Cela ne signifie pas que les uns et les autres n'aient pas été utilisés sinon instrumentalisés par le politique, mais la boxe n'annonce rien, elle enregistre comme un baromètre ; les boxeurs n'inventent rien, ils reproduisent. La boxe, comme le sport en général, peut servir n'importe quel régime sans pour autant changer son cours, l'histoire fait changer la boxe (le sport), la boxe (le sport) ne changera jamais l'Histoire.

« L'histoire, c'est le présent, pas le passé »

James Baldwin

« C'est un saligaud, toujours saoul d'oubli le passé »

Louis-Ferdinand Céline

En revanche, et bien évidemment, ce livre en est une tentative, l'Histoire, et plus précisément l'histoire culturelle, traverse la boxe, les boxeurs sont les marqueurs de cette pop-culture au même titre que les acteurs, les chanteurs, les joueurs de football, la longueur des jupes et celle des cheveux. Comme la maison ne recule devant aucun sacrifice, cette histoire *subjective* de la boxe élargit le cercle jusqu'à des territoires pouvant, parfois, sembler fort éloignés d'une histoire plus *objective* avec ses étagères sagement rangées dans un ordre obligatoire faisant référence aux toujours mêmes événements et tressant des lauriers aux toujours mêmes héros.

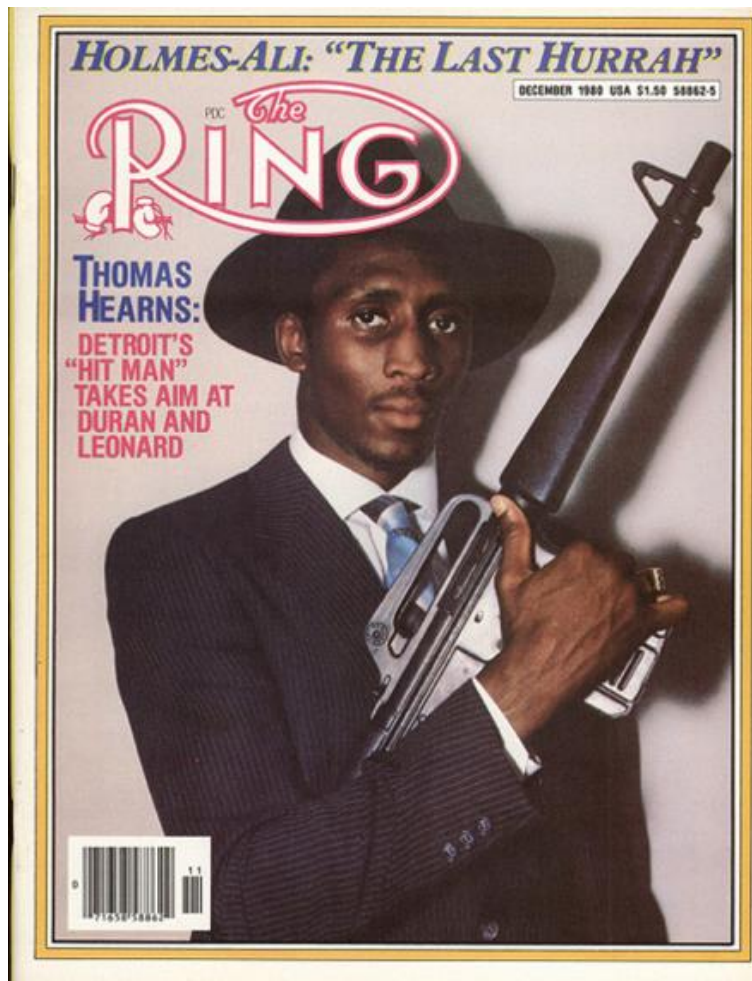
Comme les historiens *up-to-date* ont désormais compris qu'ils influent sur leur discipline comme l'expérimentateur influe sur l'expérience, la faussant par la même occasion, l'auteur à l'affût de la moindre nouveauté ne se contente pas d'établir la notice de Jose Torres, champion du monde mi-lourd, mais aussi celle du José Torres, super-léger avec qui il a mis les gants trois fois par semaine pendant quelques années.

Hitler (Adolf)

On trouve naturel et même honorable qu'un jeune homme fasse de l'escrime et se batte en duel à droite à gauche, mais boxer serait vulgaire ! Et pourquoi ? Il n'y a aucun sport qui exalte à ce point l'initiative, qui demande de décider en un éclair et qui forge autant le corps... si notre formation intellectuelle n'avait pas été aussi dominée par les classes dominantes, si au lieu de cela nous avions appris à boxer, cette révolution de maquereaux, de déserteurs et de lapins de garenne n'aurait pas été possible.

Mein Kampf

Hitman



En décembre 1980, Thomas Hearns fait la couverture de *Ring Magazine* dans un costume à rayures tennis, coiffé d'un Borsalino, tenant entre ses mains un M 16. Légende de la photo : « Duran et Leonard dans la ligne de mire du Tueur à gages de Detroit. »

« Hitman », le Tueur à gages, est son surnom depuis longtemps, il lui va comme un gant : Tommy n'est pas très expansif (ni très expressif), il ne bronche jamais, il sourit rarement, il fixe ses interlocuteurs d'un regard vide au travers de ses paupières tombantes.

Le M 16 est faux, il a été acheté dans un magasin de jouets ; il n'empêche, il ressemble à un vrai et Thomas Hearns est plus crédible que n'importe qui en tueur à gages. Lorsque Coleman A. Young, le maire de Chicago depuis 1973, découvre la couverture de *Ring Magazine*, il explose.

– Appelez-moi ce fils de pute de Steward ! Tout de suite !

Coleman A. Young a fait partie de la « bande de Tuskegee », la première escadrille de pilotes noirs de l'US Air Force ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale ainsi que des rares militaires ayant porté plainte contre l'armée pour discrimination raciale ; il a été viré de la Ford Motors Company pour ses activités syndicales ; pendant la guerre froide, il était suivi de près par les Red Squads chargés d'espionner les activistes de gauche et, toute sa vie, le FBI le gardera dans sa ligne de mire.

Son rêve aurait été, appuyé sur sa richesse, de faire de Detroit la première ville afro-américaine des États-Unis. Tout ce qu'il réussira ? Gérer au mieux l'exode massif des Blancs vers les banlieues résidentielles, la faillite de l'industrie automobile et voir Berry Gordy, l'équivalent d'Henri Ford pour l'industrie du divertissement, déménager Tamla Motown en Californie...

Le départ de Tamla Motown marquera, davantage que la faillite à venir, la fin de Detroit, la perte de son identité. Sans Tamla (« La Motown a fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui », Barack Obama), le cœur d'*Inner City* cessera de battre.

Jamais une firme, excepté General Motors, Chrysler et Ford, n'avait rapporté autant d'argent à la municipalité.

Jamais les habitants de Detroit n'ont été aussi fiers d'appartenir à cette ville que lorsque Tamla Motown squattait les premières places des charts avec ses tubes produits à la chaîne.

Tout cela sans compter que Tamla était une entreprise noire.

Comme son maire.

Furibond pour l'instant de voir ses efforts pour débarrasser sa ville des clichés lui collant aux basques s'étaler en couverture de *Ring Magazine* avec Thomas Hearnis déguisé en gangster !

– Faites entrer ce connard !

Une fois assis dans le fauteuil en face de celui du maire, Emanuel Steward eut beau affirmer que son boxeur était un type réglo, qu'il ne buvait pas, qu'il ne fumait pas, qu'il ne mangeait pas de porc ; qu'il avait acheté une maison à sa maman ; qu'il s'occupait de son fils aussi bien qu'il est possible de le faire lorsque l'on est un type qui aime les femmes, propriétaire d'une Cadillac de surcroît ; que l'idée de le déguiser en gangster venait du photographe et des journalistes de *Ring Magazine*, Coleman ne voulut rien savoir, Hearnis devait changer de surnom !

– Et fissa !

On devait le débaptiser.

– C'est compris ?

– Ouais... O.-K. ! mais on l'appelle comment ?

À la fin de leur entrevue, « Hitman » était devenu « Motor City Cobra », c'est-à-dire (plus ou moins) « le Cobra de Detroit ».

Les deux hommes avaient dû penser à l'AC Cobra, le *sports car* surpuissant dont le V8 de 4,7 litres de cylindrée venait de chez Ford, en tous les cas c'était raté. Personne n'appellera jamais Hearnis comme ça, « Hitman » lui allait comme un gant et Tommy a continué à être « Hitman » pour tout le monde.

Holmes (Floyd Z. Fede)

Frère des deux suivants auxquels il servira d'homme de coin. Marine pendant la guerre du Vietnam. Il aimait le soft-ball, le basket, le Tae Kwon Do et la pêche. Mort à 66 ans, le 12 avril 2012.

Holmes (Larry)

Personne n'aime Larry Holmes, il n'est pas sûr qu'il s'aime lui-même et, pourtant, Larry Holmes était bon, très bon, si ça se trouve il était même meilleur qu'il ne le pensait, sûrement le meilleur technicien des meilleurs, seulement Larry Holmes avait une grande gueule et le besoin de, toujours, la ramener. Il sera souvent obligé de revenir sur ses déclarations, ou de se justifier à leur propos, les journalistes n'aiment pas ça, l'opinion non plus. Sans compter qu'il a été le premier boxeur à faire comprendre au public le plus ignare que la boxe, c'est avant tout du *commerce*.

Les rodomontades faisaient partie du personnage d'Ali et le rendaient amusant aux yeux du public, elles semblaient blessantes dans la bouche d'Holmes. Quand il déclarera que Rocky Marciano n'était même pas digne de porter sa coquille*, il déclenchera un concert de protestations... « Il se prend pour qui, ce con ? » (ne parlons pas des sous-entendus sexuels de l'affaire... « Les coucougnettes de ce petit Blanc vont flotter dans ma coquille »). Quand il déclarera qu'il était noir « quand il était pauvre », il ne se fera pas particulièrement bien voir des membres de sa communauté, d'autant plus qu'il ne manquait pas de s'en réclamer lorsqu'il était bien obligé de se rendre compte qu'il serait toujours noir aux yeux du *mundillo* blanc. Pour sa rencontre avec Gerry Cooney, le président Reagan fera installer une ligne téléphonique dans le vestiaire de Cooney en cas de victoire, il n'y en avait, évidemment, aucune dans le vestiaire de Holmes. L'Irlandais de Manhattan boxait pour son frère mort, pour les enfants leucémiques, pour l'Amérique, « L'Assassin

d'Easton » boxait pour... l'argent ! C'est ce qu'il avait répondu à un journaliste qui lui avait demandé la raison pour laquelle il avait choisi d'être boxeur. Don King, qui s'intéresse à la boxe pour de bien plus nobles raisons, lui avait demandé de parler plutôt des valeurs « spirituelles » du sport et Holmes l'avait envoyé se faire foutre. Toute la presse avait pris le parti de Gerry-Cooney-le-gentil-géant-blanc-qui-embrasse-les-petits-enfants-leucémiques-couleur-arc-en-ciel, Norman Mailer avait pronostiqué sa victoire, Carmen Basilio également et même... Ali ! Il s'en fallait de peu pour que l'on ne traite pas Holmes de « raciste » alors que quatre de ses frères étaient mariés avec des Blanches.

De tempérament évidemment paranoïaque, à une époque il faisait son footing le long de la Delaware avec un Smith & Wesson à la ceinture, mais comme tous les paranoïaques, Holmes avait quelques raisons de l'être (Don King avait menacé de lui faire « casser les jambes ») ; laissé volontairement à l'écart, Holmes avait déclaré la nuit du combat Ali/Norton : « C'est marrant, tous ces gens ont payé pour voir boxer ces deux types que je peux battre dans la même soirée et personne sait qui je suis » ; humilié plus souvent qu'à son tour, il sera présenté le premier lors de la soirée qui le verra battre Gerry Cooney alors que le Champion en titre est toujours présenté le dernier. L'arrogance morne de Larry Holmes le rendait antipathique, tout cela parce qu'il n'avait pas le charisme suffisant pour faire passer des remarques amères mais plutôt lucides pour autre chose que les symptômes d'un délire de la persécution.

De toutes les manières, déclarations maladroitement, aphorismes tonitruants ou pas, la question n'est pas là, personne ne pardonnera jamais à « L'Assassin d'Easton » d'avoir assassiné Muhammad Ali dont il avait été le *sparrring-partner* de 1973 à 1975, pas plus que l'on n'avait pardonné à Ezzard Charles d'avoir poussé Joe Louis vers la sortie.

Holmes ne voulait pas faire ce combat, il savait qu'Ali n'avait plus de jambes et plus rien dans les mains, qu'il était aussi rapide qu'une *piñata* ; s'il gagnait, cela ne prouverait rien et s'il refusait, on dirait qu'il avait peur (peur de quoi ? il était meilleur qu'Ali depuis le milieu des années 70), une fois l'offre faite, il était coincé, il ne pouvait pas la refuser.

Le combat sera affreux, en cette nuit du 2 octobre 1980 sur un parking du Cæsars Palace devant 24 740 spectateurs, la boxe redeviendra ce que le génie de Muhammad Ali avait fait oublier pendant vingt ans, un spectacle sordide. C'était comme regarder l'autopsie d'un type encore vivant, regarder au ralenti l'accident de voiture de quelqu'un que l'on aime. Et de tout cela, Holmes était l'instrument, celui du destin qui veut qu'un jour ou l'autre le vieux champion fasse un dernier combat se révélant être une terrible erreur.

– Ali était mon ami, je l'aimais beaucoup, ce n'était pas le saint que l'on disait, mais il était bien plus qu'un boxeur...

Tout le long du combat, Holmes ne saura pas quoi faire... frapper ? « Le mieux que tu aies à faire, c'est le foutre en l'air », lui conseillera Ricchie Giachetti, son homme de coin ; faire signe à l'arbitre d'arrêter ? l'arbitre ferait semblant de ne pas comprendre. Lorsqu'Angelo Dundee retiendra Ali dans son coin, il était difficile de croire que le vieil homme assis de traviole sur son tabouret avait dominé la boxe mondiale pendant vingt ans, il ressemblait à un vieillard attendant, le regard vide, qu'on le ramène à la maison de retraite jouer aux dominos avec ses potes gagas. Dans la salle, assis sur un fauteuil roulant, Joe Louis, la bave aux lèvres, regardait ce qui se passait sans rien y comprendre.

EHPAD ! PARKINSON ! EHPAD ! PARKINSON ! EHPAD !

Le Père Noël était mort, et toute une génération qui avait cru avoir découvert le secret de l'éternelle jeunesse se rendait compte qu'elle allait disparaître, tout ça par la faute de « L'Assassin d'Easton ». Dans ces conditions, comment faire pour lui pardonner sinon attendre qu'il subisse le même sort, ce sera Mike Tyson qui s'en chargera huit ans plus tard... en pire.

Si l'on fait l'impasse sur tout cela, il faut reconnaître qu'en tant que champion du monde Larry Holmes a le troisième règne le plus long derrière Joe Louis et Wladimir Klitschko, qu'il a

gagné plus de défenses du titre par K.-O. (8) que Joe Louis (7), qu'il a failli battre le record de Rocky Marciano (49 combats sans aucune défaite) et surtout qu'il avait l'un des plus beaux directs du gauche de toute l'histoire de la boxe. Pour le reste, c'est standard : né en Georgie, onze frères et sœurs, père absent, famille au *Welfare* habillée dans les stocks de l'Armée du Salut, Larry, né avec six doigts à chaque main, arrête très vite l'école pour se faire embaucher à treize ans chez *Jet Car* où il nettoie des voitures pour un dollar de l'heure. Il complète son salaire en piquant des autoradios, quelques années plus tard, Bingo ! il gagne trois dollars et demi en conduisant un camion pour *Mort Levy's Strongwear Pants*. À seize ans, il se met en ménage avec Millie Bowles, vingt-deux ans ; en 68, premier enfant, en 69, rebelote ! Encore heureux, il découvre la boxe, amateur d'abord où il se révèle précoce, sans être vraiment convaincant. Après une grosse dizaine de combats, il se retrouve face à Duane Bobick en finale de la sélection américaine pour les Jeux olympiques de 1972 où il ne se montre pas vraiment à son avantage puisqu'il est disqualifié pour obstruction systématique, à partir de ce moment-là son « courage » sera souvent mis en doute par les spécialistes. Il n'empêche que passé pro, il gagne 49 combats à la suite, s'emparant au passage d'extrême justesse** de la couronne des poids lourds contre Ken Norton (qui avait battu Duane Bobick en 58 secondes) le 9 juin 1978, couronne qu'il abandonnera d'extrême justesse*** le 21 septembre 1985 au bénéfice de Michael Spinks. Holmes perdra le combat revanche (d'extrême justesse****)... ce qui lui donnera l'occasion de faire une déclaration dont il est coutumier : « Les juges, les arbitres et les promoteurs peuvent m'embrasser là où le soleil ne brille pas et, comme nous sommes sur HBO, je parle de mon cul ! »

Difficile d'arrêter les frais, surtout si l'on a rangé sa coquille après avoir subi une défaite qui n'en est pas vraiment une, alors Larry Holmes repiquera au truc deux ans plus tard. Il aurait pourtant dû se souvenir que lorsqu'il monterait sur le ring face à Mike Tyson, il aurait le même âge qu'Ali lorsqu'il était monté sur le ring en face de lui. Bien sûr, on trouve toujours des gens bien intentionnés pour vous dire qu'à trente-huit ans vous êtes bien plus jeune qu'Ali au même âge et lorsque l'on a été champion du monde sept ans et que l'on ne se résout pas à n'être qu'un promoteur immobilier prospère, on a tendance à les croire alors que l'on ne devrait pas. Surtout si l'un de ceux qui vous encouragent s'appelle Don King ! Les vieux boxeurs préfèrent être ridicules plutôt que de renoncer à la gloire, ils sont comme ces cancéreux qui vous disent en souriant, alors qu'ils sont épais comme des cadavres : « J'ai retrouvé mon poids de jeune homme ! » Son poids de jeune homme, Holmes en était loin, il n'avait jamais été aussi lourd, la balance s'était arrêtée à un peu plus de cent kilos et ce n'était pas cent kilos de muscles. « L'Assassin d'Easton » n'était plus qu'un vieil athlète dont on distinguait encore ce qu'il avait été sous le flou que faisaient à sa silhouette ses muscles relâchés, dont on voyait bien à sa manière de bouger comment il devait bouger *avant*. De ces boxeurs on dit, comme des femmes qui ont été belles, qu'ils ont de beaux restes ; pour l'amour, cela peut suffire, pour la boxe, non. Au début de la quatrième reprise, la foule a pu entrevoir ce qu'avait été Holmes du temps de sa splendeur, l'espace d'un instant le tout nouveau grand-père retrouva son jeu de jambes et son admirable direct du gauche, mais son fantôme disparut aussitôt que Tyson réussit à le toucher et, malgré ce retour de flammes, Holmes était facile à toucher pour un boxeur qui aurait pu être son fils. Il faisait tout ce qu'il savait faire, mais *lentement*. Juste au moment où le vieux champion pensait qu'il était redevenu ce qu'il avait été, il se fera cueillir par une droite d'Iron Mike. Holmes s'est relevé à quatre en s'accrochant aux cordes, mais il n'était plus qu'une proie facile, de retour au tapis, il attendra que l'arbitre le compte huit, la fin du round était proche, mais il ne put atteindre la rive et être sauvé... après avoir encaissé une droite d'anthologie, il s'est effondré à la renverse. L'arbitre lui a enlevé son protège-dents, son frère, son entraîneur, le médecin de la réunion se sont précipités vers son grand corps étendu.

– J'veux me lever ! Laissez-moi me lever... s'il vous plaît.

Mais l'arbitre l'a maintenu couché jusqu'à ce que le médecin l'examine.

– Richie, lève-moi de ce putain de tapis !

Et Giachetti l'a aidé à se remettre debout.

S'il ne l'avait pas soutenu, il serait tombé encore. Holmes s'est enroulé dans son peignoir sur lequel était brodé SHOCK THE WORLD, la foule l'a applaudi, un autre champion était mort ce soir. Sauf que Larry Holmes ne se le tiendra pas pour dit, trois ans plus tard, c'est reparti... l'Assassin ressuscite ! 5 combats faciles et puis un autre qui ne l'est pas contre Ray Mercer, médaille d'or aux J.O. de Séoul en 1988, champion du monde WBO, invaincu en 18 combats ; Holmes a 42 ans, il est 2 fois grand-père, il est donné perdant à 4 contre 1, sauf qu'à l'issue des 12 rounds il est nettement en tête sur les bulletins des 3 juges et à bientôt 43 ans, il se voit offrir une chance mondiale face à Evander Holyfield. Le combat contre le « Real Deal » sera ennuyeux au possible, Holmes se calera dans les cordes comme Ali à Kinshasa (quand on n'a plus beaucoup de jambes, c'est une solution, quand on a perdu ses lentilles, c'est un moyen de voir venir les coups de loin), mais le résultat ne sera pas le même, il perdra nettement. Au lieu d'aller pêcher comme il l'avait promis à l'issue du combat, il gagnera 5 combats l'année suivante et retrouvera une nouvelle chance mondiale face à Oliver McCall, il perdra une fois encore non sans glisser au « Taureau atomique » : « Battre un type comme moi fait pas de toi un champion ».

C'est un peu lassant, mais Holmes dispute quatre combats avant d'aller disputer un titre mondial à la mors-moi-le-nœud (International Boxing Organisation) au Danemark contre un Danois, il est déclaré perdant alors qu'il a gagné, mais comme avec l'âge, il s'est adouci, il se contente de (se) demander : « Mais qu'est-ce que je vous ai fait ? J'ai pourtant été sympa ».

On ne s'impatiente pas, c'est bientôt fini, mais le canard est encore vivant : quatre combats encore, l'avant-dernier contre Mike Weaver qu'il avait déjà battu vingt ans plus tôt et le dernier – comble du ridicule – contre Eric « Butterbean » Esch.

Il semblerait, aujourd'hui, que Larry Holmes ait définitivement tiré l'échelle, qu'il se contente d'être l'homme le plus riche d'Easton dont il possède plus de la moitié, mais sait-on jamais, il n'a pas encore soixante-dix ans et il doit croire, dur comme fer, qu'il a la forme suffisante pour pulvériser Deontay Wilder ou, tout au moins, lui donner du fil à retordre avec tous les vieux trucs qu'il connaît.

La biographie de Larry Holmes (écrite avec Phil Berger) s'intitule *Against the Odds*, que l'on peut traduire par « Contre vents et marées », il s'y montre plus radical que la plupart de ses collègues : « Le promoteur est le maître, le boxeur, l'esclave », plus engagé, plus lucide et même plus drôle, mais là encore il souffre de son manque de charisme. Leigh Montville du *Boston Globe* a fait le tour de la question lorsqu'il a écrit que Larry Holmes était, certes, champion du monde, mais qu'aux yeux du public il était seulement un père de famille ordinaire d'une banlieue ordinaire qui ne se droguait pas, qui ne buvait pas et faisait griller des saucisses tous les week-ends au fond de son jardin. Le type à côté de chez vous, le voisin idéal qui n'a pas compris que la boxe c'est du show-business avec du sang, de la sueur et des larmes, qu'il fallait faire rêver les foules et pas seulement les autres propriétaires de son lotissement ordinaire avec son gazon impeccablement tondu et sa Cadillac dernier modèle.

* Pour s'excuser, il ne trouvera rien de mieux que de déclarer :
« 49 combats, 49 victoires, même si c'est contre des chèvres, c'est un record ! »

** « Extrême justesse » voulant dire que Ken Norton avait sûrement gagné.

*** « Extrême justesse » voulant dire que Larry Holmes n'avait pas vraiment perdu...
« À mon avis, les juges étaient bourrés ! »

**** « Extrême justesse » voulant dire qu'il avait nettement gagné,
mais que les juges de Las Vegas n'aiment pas se faire traiter « d'ivrognes incompetents ».

Holmes (Mark)

Frère du précédent. Poids moyen. Son palmarès (39 combats, 1 seule défaite) peut faire croire qu'il n'était pas très moyen, en réalité, il était... très moyen.

Holyfield (Evander)

Huit ans, il avait huit ans et il ne pesait même pas trente kilos lorsqu'il a fait ses premiers pas dans une salle de boxe. Trois ans plus tard, Evander Holyfield prenait sa première toise face à un certain Cecil Collins. Quand il est rentré chez lui, il a dit à sa mère qu'il n'aimait plus la boxe et qu'il ne remettrait plus les pieds à la salle, sa mère lui a répondu qu'elle n'avait pas élevé un dégonflé et qu'il retournerait à la salle jusqu'à ce qu'il ait passé une toise à Cecil Collins... après, on verrait !

– Il était blanc et il louchait, il était plus petit que moi, mais quand je l'ai touché, il a pas pleuré, il m'a frappé et quand je l'ai retouché, il a continué à me frapper. J'ai cru que j'allais gagner parce qu'il était blanc, qu'il louchait et qu'il était plus petit que moi et je me suis fait avoir !

Evander est revenu à la salle, la fois d'après, Cecil Collins lui a recollé une rouste, la troisième fois, sa mère a été obligée de le traîner de force jusqu'à la salle et il a pris sa revanche sur Cecil Collins. À la fin de la séance, sa mère lui a dit : « Maintenant, tu peux arrêter si tu veux », Evander lui a répondu qu'il n'en était plus question.

Depuis, Evander Holyfield n'a plus jamais calé (et pas beaucoup reculé non plus), quand on lui dit que c'est pas possible, il pense à Cecil Collins, chaque fois qu'un autre baisserait les bras, il sait juste que ce n'est pas le moment de renoncer et que ça viendra plus tard. La première fois où il aurait pu être dégoûté pour une bonne raison aura lieu aux Jeux olympiques de 1984. Il est ultra-favori, d'autant que les pays de l'Est ont boycotté les Jeux de Los Angeles. En demi-finale, Holyfield rencontre le Néo-Zélandais Kevin Barry, à la fin du deuxième round, il l'expédie à terre, l'arbitre yougoslave*, Gligorije Novicic, lui demande d'aller dans le coin neutre, il compte Kevin Barry jusqu'à 10 avant de se tourner vers Holyfield et de le disqualifier pour avoir frappé son adversaire après que le gong a sonné**.

Kevin Barry, désolé, se tourne vers Holyfield, reconnaît sa défaite : « C'est toi qui as gagné... nettement ! » et lui lève la main ; lors de la remise des médailles, le Néo-Zélandais, toujours *fair-play*, l'invitera à le rejoindre. Il n'empêche qu'Holyfield repartira des Jeux avec une médaille de bronze, qu'il sera le seul Américain avec Virgil Hill, médaille d'argent des poids moyens, à ne pas remporter de médaille d'or***. Le vilain petit canard, c'est lui. Il sera pourtant invité (le parent pauvre, la cousine qui louche et qui a les pieds en dedans) à la réunion du 15 novembre 1984 au Madison Square Garden, la « Golden Night » où les « Golden Boys » font leur premier combat professionnel, il gagnera, aux points (le besogneux avec un épi de cheveux gras). Une dizaine de combats plus tard, il se retrouve disputer le titre d'une catégorie bâtarde, les lourds-légers, détenu par Dwight Muhammad Qawi, il gagne, aux points, avant de faire un petit tour à l'hôpital****. Il est donc, désormais, le roi d'une catégorie à la con, ce qui ne veut pas dire grand-chose et ne lui apporte pas une reconnaissance unanime. Il a beau avoir des biceps comack et des deltoïdes d'enfer, il est un peu fluet pour un poids lourd et ce qui l'intéresse c'est la grosse galette et la grosse galette c'est en poids lourd qu'on se la partage. Son corps, il en fait ce qu'il en veut, pas ce que son corps lui commande, il va donc se forger un corps de poids lourd, comment ? on verra ça plus tard.

Premières étapes : James « Quick » Tillis et Pinklon Thomas qui ne carburent pas aux mêmes vitamines que le petit-qui-n'a-pas-peur-des-gros-depuis-qu'il-a-passé-une-branlée-à-Cecil-Collins. Deuxième étape : Michael « Dynamite » Dokes, le tenant du titre « continental », les deux hommes s'enivrent de coups, dont pas mal en dessous de la ceinture, jusqu'à ce Dokes verse dans le fossé, non sans que Holyfield le gratifie d'une dernière droite pour lui souhaiter bonne nuit et joyeux retour à Akron dont « Dynamite » est natif. Les spécialistes sont toujours dubitatifs, pour eux, Evander Holyfield est un lourd-léger artificiellement grossi (comment ? on verra plus tard), il montrera ses limites la première fois qu'il affrontera un « vrai » poids lourd et ces années-là, le vrai poids lourd, c'est « Iron » Mike Tyson. Le combat est signé, on va voir ce que l'on va voir et la

baudruche va se dégonfler (à quoi elle est « gonflée » ? on verra plus tard), sauf que rien ne se passe comme prévu, c'est Tyson qui se dégonfle comme une baudruche à Tokyo le 11 février 1990 face à un James « Buster » Douglas gonflé à bloc. Holyfield se retrouve donc affronter pour le titre la plus grosse « surprise » de l'époque qui, pour se conformer à tout ce que l'on dit de lui (« Big ! », « Big ! », « Big ! »), monte sur le ring avec une dizaine de kilos de plus qu'à Tokyo. Trois rounds plus tard, « Buster » gratifie le public d'une assez jolie imitation de la baleine échouée sur le littoral, encaisse la grosse galette (24,6 millions de dollars) et part pêcher au gros au large de la Floride (après quelques années d'inactivité, il atteindra le poids d'un très beau tarpon, 180 kilos), laissant Holyfield champion du monde incontesté au regard des fédérations WBA, WBC et IBF, mais toujours contestable aux yeux des gardiens du Temple... « Si vous aviez marqué Goodyear dans le dos de Douglas, vous auriez pu le confondre avec le dirigeable ! » Tant qu'il en est aux obèses, pour sa première défense, Holyfield rencontre George Foreman, « Big » George a 42 ans, il pèse 116 kilos, 22 de plus qu'Evander Holyfield et, surprise, devant le plus grand nombre de téléspectateurs payants jamais atteint, Foreman bien que fatigué de prendre des coups tient les 12 rounds face à un Holyfield fatigué de lui en donner. Le combat relance les doutes des observateurs... franchement, ne pas avoir réussi à venir à bout d'un quadragénaire ventripotent reconverti en vendeur de grils électriques, c'est pas la gloire !

Après avoir conservé son titre face à Bert Cooper, un honnête *journeyman* qui l'enverra tout de même au tapis et... Larry Holmes, 43 ans au compteur – qui, les papy font de la résistance, tiendra lui aussi les 12 rounds –, Holyfield toujours en attente de légitimité entame la partie la plus mémorable de sa carrière : ses 3 combats face à Riddick Bowe, dont on se souviendra comme de l'une des plus belles trilogies de l'histoire. Holyfield perd le premier combat, gagne la revanche, perd la belle, mais gagnera le respect du public et – enfin ! – des spécialistes. Les 2 premiers affrontements entre « The Real Deal » et « Big Daddy » iront jusqu'à la limite, 2 ans plus tard, le dernier sera arrêté à la 8^e reprise.

Les péripéties, entretemps, n'avaient pas manqué : contre toute attente Holyfield a été battu par Michael Moorer ; le combat tant attendu contre Tyson n'a pas pu avoir lieu, Iron Mike ayant été emprisonné pour viol ; cerise sur le gâteau, Holyfield sera victime d'une hépatite A (comment l'a-t-il attrapée ? on verra plus tard) ; Bowe pour sa part n'a pas rencontré Lennox Lewis, préférant balancer sa ceinture WBC à la poubelle, tout ça pendant que Mike Tyson purge sa peine de six ans de prison pour viol à Plainfields (Indiana).

C'est le boxon Monsieur Gaston !

Durant cette période fertile en événements divers et variés aura lieu un épisode pour le moins surprenant, les médecins ont découvert qu'Evander Holyfield était atteint d'une grave anomalie cardiaque touchant le ventricule gauche (comment est-ce possible ? on le verra plus tard). Anomalie guérie par Toufik Benedictus « Benny » Hinn de Jaffa, lorsque le télévangéliste israélien touche le champion, ce dernier tombe raide foudroyé... « J'étais là pour rencontrer le Seigneur et le Seigneur est venu à ma rencontre ! J'ai ressenti une douce chaleur et j'ai été guéri ! » Comme les miracles sont aussi contagieux que les pouvoirs miraculeux, Evander, lui-même, guérira vingt personnes au cours de cette mémorable soirée qui lui reviendra, tout de même, à 265 000 dollars non remboursables par la Sécurité sociale. Selon les docteurs qui l'examineront ultérieurement, Holyfield avait seulement été victime d'un diagnostic erroné, ses troubles étaient consécutifs au stress à l'issue de son combat contre Michael Moorer et à un « apport excessif de fluides injectés pour compenser une *déshydratation* ». On peut, évidemment, avancer d'autres hypothèses pour expliquer ces épisodes grandguignolesques : à peu près à la même époque, Andreas Munzer, trente et un ans, *bodybuilder* de très haut niveau, avait littéralement « explosé » après l'absorption massive de produits (Halotestin, Anadrol et Cytadren) connus pour avoir des effets néfastes sur la pression sanguine et entraînant des *déshydratations* massives.

Tandis que Riddick Bowe sombre plus ou moins dans les ténèbres et le chaos, Holyfield, décidément infatigable, entame sa période « Tyson ».

Bien longtemps après qu'il eut été prévu, leur premier combat a lieu au MGM de Las Vegas le 9 novembre 1996 et John Horne déclare à cette occasion : « Mike n'a jamais violé personne, mais il va violer quelqu'un le 9 novembre ! » Tout le monde***** à l'époque (moi, y compris) pense que Holyfield à 34 ans est lessivé et qu'il ne fera pas long feu face à un Tyson revenu à son meilleur niveau. En réalité, Holyfield n'est pas lessivé, Tyson n'est pas revenu à son meilleur niveau, sans compter qu'Holyfield n'a pas peur de se battre avec Tyson : « Tyson sait frapper, il sait pas se battre » ; mieux encore et plus surprenant, il se révèle aussi fort physiquement (mais d'où lui vient cette force ? on verra plus tard) qu'Iron Mike et au 11^e round, Tyson est à la dérive et Mitch Halpern arrête les frais ; à la surprise générale, Holyfield est de nouveau champion du monde, pour la 3^e fois consécutive... record du monde !

Le combat revanche est resté dans toutes les mémoires, non pas pour des raisons sportives, mais parce que son déroulement pouvait, de bout en bout, figurer au rayon faits divers. L'affaire a débuté en fanfare : « Le Bruit et la Fureur », 130 millions de dollars sur le tapis, l'événement le plus coûteux de toute l'histoire du sport, les 16 000 places du MGM vendues en une seule journée, « l'équivalent des Oscars avec du sang » selon les dires de John Singleton, le directeur du MGM, l'événement le plus démesuré ayant jamais eu lieu dans une ville où tout est démesuré. Tyson a fait son entrée au son du rap, entouré de sa garde noire menée par John Horne, Holyfield a fait la sienne entonnant des cantiques. L'Ange Gabriel, des muscles dans tous les sens (mais d'où pouvaient-ils bien venir ? on verra plus tard), allait affronter le Génie du Mal. Le vrai Tyson durera 30 secondes avant de sombrer dans l'étrange léthargie qui le prenait lorsqu'il s'ennuyait sur le ring autant que dans la vie. Il essaiera bien d'accélérer de temps à autre, mais sans réelle conviction. Au 2^e round, l'arcade de Tyson cède, il se tourne vers l'arbitre pour se plaindre : « Il m'a flanqué un coup de boule ! », l'arbitre lui fait signe qu'il l'a vu, mais que c'est involontaire. Au 3^e round, 40 secondes avant que le gong sonne, Mike pose sa tête sur l'épaule droite d'Holyfield, fouaille ses deltoïdes comme un sanglier et recrache sur le tapis un morceau de l'oreille d'Evander Holyfield qui saute en l'air de surprise plus que de douleur, se tourne, incrédule, vers son coin, la main sur son oreille qui pisse le sang.

Tyson a perdu les pédales devant deux milliards de téléspectateurs.

Le médecin officiel, Flip Homansky, autorise la poursuite du combat après avoir examiné la plaie. L'arbitre, Mills Lane, déduit deux points à Tyson qui nie avoir mordu Holyfield alors que la morsure passe en boucle sur les écrans géants. Le combat reprend après plusieurs minutes d'interruption et... Mike pose tranquillement sa tête sur l'épaule gauche d'Holyfield et lui dévore l'oreille gauche. Le combat est arrêté, le ring envahi... « Le Bruit et la Fureur ! » Il faudra plusieurs heures avant que le calme se rétablisse, à l'issue de la soirée on relèvera quarante blessés. Le désastre aura au moins deux conséquences positives : avant d'engager Sig Rogich, ex-chargé des relations publiques de George Bush, pour restaurer l'image de Tyson, Don King se tiendra coi quelque temps et les plaisanteries se multiplieront à l'envi sur le Net : Tyson a été nommé « Sportsman of the Ear », il est entré au « Hall of Shame », le combat a été diffusé en « Pay-Per-Chew », Holyfield ne s'appelle plus « The Real Deal », mais the « Real Meal », etc. Le morceau d'oreille d'Evander récupéré par Mitch Libonati sera revendu vingt mille dollars à un courtier en bourse de New York.

Après avoir pris sa revanche sur Michael Moorer une fois ses plaies cicatrisées, Holyfield l'inoxydable entame sa période « Lennox Lewis ».

On peut dire tout et n'importe quoi sur Evander Holyfield, mais il faut lui reconnaître une qualité : le courage ; il n'a jamais évité un adversaire, jamais reculé devant qui que ce soit, il s'est toujours battu, il a toujours donné tout ce qu'il avait.

Il aura beau donner tout ce qu'il avait contre Lennox Lewis, il sera dominé par le Britannique de la tête et des épaules, au propre et au figuré. L'ordinateur et ses mesures sont bien sûr plus ou moins sujets à caution mais, il n'y a là aucune discussion possible, la « Compu Box » donne les résultats suivants : pour Lennox Lewis, coups envoyés, 613 (pour Evander Holyfield, 385) ; coups réussis, 348 (pour Holyfield, 130) ; les juges en décident autrement : match nul ! balle au ceintre... chacun repart avec ses ceintures. Lennox Lewis prendra sa revanche neuf mois plus

tard et Holyfield entamera une nouvelle trilogie qui le verra s'opposer à John Ruiz. Le premier combat, remporté par « The Real Deal », sera qualifié de « vol à main armée sans arme » par John Ruiz qui prendra sa revanche lors du deuxième combat, devenant ainsi le premier *latino* à devenir champion du monde (WBA) poids lourd, le dernier se soldera par un match nul.

Après une victoire sur Hasim Rahman qui, à l'issue du combat, exhibera l'une des plus belles bosses sur le front que l'on ait jamais pu admirer, Holyfield entame la période des « défaites inquiétantes » : contre Chris Byrd, contre James Toney, devant lequel il concédera sa deuxième défaite avant la limite et contre Larry Donald. Au vu de ce dernier combat, la Commission de l'État de New York suspend *sine die* la licence d'Holyfield qui vient d'avoir 42 ans.

Qu'à cela ne tienne, deux ans plus tard Holyfield entame sa période « texane ». 4 combats, 4 victoires à Dallas (Jeremy Bates), San Antonio (où il avait sans nul doute perdu devant Fres Oquendo), Corpus Christi (Vinny Maddalone) et El Paso (Lou Savarese).

Toujours infatigable, à 45 ans il inaugure une période « russe » de courte durée. Première défaite devant Sultan Ibragimov à Moscou. Deuxième défaite à Zurich devant Nikolay Valuev, un monstre velu de 2 mètres 13 et 140 kilos, l'un des plus mauvais championnats du monde (WBA) de l'histoire... « moins de contacts que lors de "Dancin' With the Stars" » ; l'une des pires décisions jamais rendues, Holyfield ayant nettement gagné.

Evander ne s'arrête pas en si bon chemin, il a 47 ans et il remporte un ultime titre d'une fédération, la WBF, ressuscitée depuis peu, en battant le Sud-Africain, François Botha, 42 ans, champion IBF disqualifié pour avoir été contrôlé positif à la nandrolone 15 ans auparavant. L'année suivante, il dispute ses deux derniers combats : un *no-contest* face à un médiocre *journeyman*, Sherman Williams, et une victoire face à Brian Nielsen. De ces deux ultimes apparitions, on dira qu'elles ont été aussi pitoyables que les concerts où Frank Sinatra n'avait plus de voix et aussi pathétiques que ceux de l'Elvis Presley obèse.

Evander « The Real Deal » Holyfield a toujours été considéré comme le « bon », le chrétien exemplaire, l'homme providentiel, en réalité on peut avoir quelques doutes. Sur le ring, il n'a jamais hésité à employer les moyens interdits, il est notamment le spécialiste incontesté du coup de boule, Tyson et les autres sont là pour témoigner. En dehors du ring, marié trois fois, divorcé trois fois, il a eu onze enfants avec cinq femmes différentes. Ses femmes légitimes le ruinent en pensions alimentaires, ses enfants lui réclament ce qu'il s'est engagé à leur verser et quand il ne paie pas, ils le collent au tribunal (sa fille Emani lui réclamera jusqu'à 372 000 dollars d'arriérés). Bâtie sur un terrain de 95 hectares, sa maison de Fayetteville au sud d'Atlanta fait 1 500 m², elle compterait 109 pièces (« J'ai jamais compté ! ») ; elle a été hypothéquée à hauteur de 14 millions de dollars avant d'être vendue 7 millions et demi aux enchères comme tout ce qu'elle contenait et à peu près tout ce dont Holyfield était propriétaire, y compris sa Corvette rouge à laquelle il tenait comme à la prune de ses yeux. Après avoir gagné aux environs de 500 millions de dollars sur les rings, Evander « The Real Deal » Holyfield est ruiné.

Et ses ennuis ne sont pas terminés : le 29 août 2006, les agents de la « Federal Drug Enforcement Agency » font irruption chez un fabricant de produits pharmaceutiques, l'« Applied Pharmacy Services ». Parmi les documents saisis figurent certaines factures, datées de juin 2004, où étaient détaillés les produits fournis à un dénommé « Evan Fields » : trois flacons de testostérone avec le matériel d'injection nécessaire, le même mois, « Evan Fields » commandait cinq flacons de Saizen (une hormone de croissance) ; en septembre 2004, « Evan Fields » entamait un traitement pour hypogonadisme (*sic*). La date de naissance, l'adresse et le numéro de téléphone de « Fields » étaient les mêmes que ceux d'Evan(der) (Holy)field(s) qui fera à la presse le même genre de déclaration que Lance Armstrong dans le même genre de circonstances : « Je n'ai jamais pris une quelconque substance illégale, l'usage de ce genre de produits est contraire à ma conception du sport et à toutes les valeurs que je défends ». Il faut être aveugle pour ne pas se rendre compte qu'Evander Holyfield est un monstre chimique, l'équivalent mâle de Florence Griffith-Joyner. « The Real Deal », moitié Hulk, moitié Dorian Gray, est irréal, souhaitons que la réalité ne rattrape pas trop vite Evander Holyfield.

Vœu pieux, en 2021, la réalité du spectacle donné au Seminole Hard Rock Hotel & Casino (Miami, Florida) percutera un Holyfield quasi sexagénaire davantage encore que les coups de Vitor Belfort (44 ans). Has-been sur has-been, le combat commenté par... Donald Trump sombrera dans le grotesque et le ridicule... Amar ! Pinder ! Bouglione ! Zavatta ! remugles d'urine de fauve flapi, clowns pas drôles, trapéziste ankylosée, arnaque foireuse.

* Ce sera le Yougoslave, Anton Josipovic, qui remportera la médaille d'or, en dix combats professionnels, il échouera deux fois pour le titre de champion de... Croatie !

** Avec la défaite de Roy Jones Jr et celles de Alexis Wastine (deux fois), ce sera l'une des décisions les plus scandaleuses rendues lors des Olympiades.

*** Paul Gonzalez (mi-mouche), Steve Mc Crory (mouche), Meldrick Taylor (Plume), Pernell Whitaker (léger), Jerry Page (super-léger), Mark Breland (welter), Frank Tate (super-welter), Henry Tillman (lourd), Tyrell Biggs (super-lourd)

**** Lassé de ces allées et venues coûteuses, Holyfield finira par épouser un médecin, Janice Itzon, qui lui coûtera plus cher en pension alimentaire qu'en consultations.

***** Sur 48 journalistes interrogés, seul Ron Borges du *Boston Globe* donnera Holyfield vainqueur.

Homosexualité



God save the Queer

Si René Girard a raison lorsqu'il écrit que « toute rivalité sexuelle est [...] structurellement homosexuelle », que le combat entre deux individus est la ritualisation de la rivalité sexuelle, on peut aisément en déduire qu'un match de boxe est la représentation publique du coït foiré de deux tapettes ayant deux mots à dire à ce pédé de René Girard lorsque les juges auront décidé lequel des deux fait le bouc émissaire et lequel fait la chèvre.

Hopkins (Bernard)

« Ils disent qu'ils vous aiment, essayez de sortir avec leur fille. »

Bernard Hopkins

(à propos des libéraux de Park Avenue)

« Je me laisserai jamais battre par un Blanc. »

Bernard Hopkins

(avant sa défaite face à Joe Calzage)

Deux records : victoire la plus rapide lors d'un championnat du monde (poids moyen) : 24 secondes contre Steve Frank et plus vieux champion du monde... 49 ans passés !

Battu pour son dernier (?) combat par Joe Smith Jr qui n'était pas né lorsque Hopkins a été champion du monde pour la première fois. Si Hopkins a déclaré à son propos : « Je suis un esclave qui sait lire », il n'est pas certain qu'il ait lu ce qui était écrit sur la ceinture du short de Joe Smith : « The Future ».

Hoya (Oscar De La)



« J'ai toujours su que mon sang était mexicain. »

Oscar De La Hoya

Le monde de la boxe aime bien les contes de fées : le voyou repent, le sale type qui rencontre Dieu au détour d'un vestiaire, l'enfant du ghetto finissant milliardaire ; les scénarios à la Spielberg filmés par Walt Disney au travers d'un objectif badigeonné de vaseline. La vie d'Oscar De La Hoya pourrait fournir matière à deux ou trois histoires de ce genre. Il est né à East Los Angeles, un ghetto où les *Bloods* et les *Crips* s'étripent comme des chiens enragés dans l'arrière-cour de chez Pal pour un bandana de travers. Son grand-père, Vicente, a fait de la boxe, son père, Joel, a fait de la boxe, Oscar sera boxeur ; il adore sa maman et sa maman l'adore ; elle mourra du cancer juste avant qu'il remporte la seule médaille d'or des USA aux Jeux olympiques de Barcelone contre l'Allemand de l'Est qui lui avait infligé une des cinq défaites de son palmarès amateur comptant plus de deux cents victoires.

Il passe professionnel dans la foulée avec en poche un contrat sans précédent, en 1994, pour son douzième combat, il est champion du monde des super-plume ; dans le numéro de janvier

1995 du *New Yorker*, son portrait signé Richard Avedon occupe une pleine page ; pour son quatorzième combat, il s'empare du titre des légers puis de celui des super-légers en 96 et finit dix ans après sa première ceinture par faire main basse sur celle des poids moyens et devenir ainsi le premier boxeur couronné dans six catégories de poids.

Très tôt ses bourses se chiffrent en millions de dollars, pour arrondir ses fins de mois il tourne des publicités pour Mennen et pour Levi's. Il est propriétaire d'une villa à Bel Air avec une cave de trois mille cigares et une salle de projection privée ; d'une maison à Big Bear Lake où il s'adonne au golf sur son practice et s'entraîne dans le gymnase qu'il a fait construire, et d'une autre résidence à San Lucas (Mexique).

Sa réussite atteindra des niveaux invraisemblables, on estime à 696 millions de dollars les revenus qu'il a générés pour le seul « pay-per-view ». Ce qui le distingue des autres boxeurs ayant réussi, c'est la gestion de sa fortune, Joe Louis vendait son nom à des escrocs et finissait ruiné ; Robinson ouvrait un bar à Harlem, garait sa Cadillac fraise écrasée devant et attendait que ses amis boivent le fond en faisant des claquettes sur le trottoir d'en face ; Ali a « partagé » sa fortune avec les autorités religieuses qui le contrôlaient ; Larry Holmes a placé son argent dans l'immobilier et la location de voitures ; Marvin Hagler était du genre à investir dans un magasin de sport ou une chaîne de laveries automatiques ; De La Hoya est loin de ces mentalités de gagne-petit ou de panier percé, il n'est pas seulement entrepreneur de sa carrière comme Ray Leonard l'a été, il est producteur télé (*The Next Great Champion* sur Fox), propriétaire de *Ring Magazine*, *World Boxing Magazine* et *Pro Wrestling Illustrated* ; en février 2008, il a acheté 25 % de l'équipe de football de Houston, sans oublier de créer une association caritative pour aider la scolarisation des enfants en difficulté.

Les fées se sont penchées sur son berceau, Oscar a tout : la Gloire, l'argent et les femmes. Il aurait pu être le Prince charmant de la boxe, le nouveau Robinson, le nouveau Leonard : les jambes d'Ali, les poings de Duran et une gueule d'ange, au lieu de cela, le milieu de la boxe tordra toujours le nez et fera toujours la fine bouche à son sujet... On le traitera avec un soupçon de mépris de « Golden Boy ».

Qu'est-ce qui cloche et que lui reproche-t-on ? Sa jolie gueule ? De n'être jamais dépeigné (Benny Leonard détestait ça lui aussi) ? Son insolente facilité (autant reprocher la même chose à Pepp ou Robinson) ? Ses trois préparateurs physiques ? Sa morgue ? Son indépendance (au début de sa carrière, il a pris comme managers un avocat et un promoteur de rock and roll) ? Ses shorts à la coupe délibérément classique ou au contraire l'orchestre de mariachis qui l'accompagne ? Les hordes de jeunes filles qui hurlent à chacune de ses apparitions comme à celle de n'importe quel *boy's band* ? De manquer de panache ? De ne rencontrer que des adversaires faciles ?

Tout cela, bien sûr, et bien d'autres choses encore, même si ces reproches ne sont pas toujours justifiés. On l'a vu saigner, on l'a vu marqué, on l'a vu sur le cul ; il a rencontré ce qui se faisait de mieux dans les catégories qu'il a traversées : Genaro Hernandez, Rafael Ruelas, Jesse James Leija, Julio César Chávez, Miguel Angel Gonzalez, Pernell Whitaker, Ike Quartey, Felix Trinidad, Shane Mosley, Fernando Vargas, Bernard Hopkins, Ricardo Mayorga, Floyd Mayweather Jr et, *last but not least*, Manny Pacquiao.

Certes, pour beaucoup, il n'avait pas vraiment gagné contre Whitaker et Quartey, mais il avait sûrement gagné contre Trinidad et deux fois contre Shane Mosley.

Il est l'exemple même du boxeur post-moderne, il a été le premier à boxer des types (Shane Mosley, Fernando Vargas) sous EPO, le premier à comprendre les rapports entre boxe et jeu vidéo. « C'est le combat que les mômes veulent voir sur leur console », a-t-il déclaré à propos de son combat contre Manny Pacquiao, tout en restant enraciné dans la tradition : il devait rencontrer pour son tout dernier combat Julio César Chávez Jr, le fils de celui qu'il avait battu dix ans plus tôt. Le combat ne s'est pas fait, mais on peut imaginer le résultat : le jeune champion vaincu aurait battu l'ancien champion qui lui-même avait battu...

Oscar a beau être du côté du « virtuel », jouer à fond le jeu de l'hyper-capitalisme contemporain, il ne pourra jamais faire cesser tout à fait la défiance à son égard.

Trop « post-humain » pour les fans de boxe, bien qu'il possède les deux nationalités depuis 2002, La Hoya est trop *chicano* pour les yankees et trop *yanki* pour les *chicanos*.

La communauté mexicaine, la plus grosse minorité de Californie, aime les guerriers, les boxeurs qui sentent la bière, la poudre, la selle de buffle trempée de sueur et la poussière, les Duran, les Chávez. La boxe pour les anciens Aztèques a quelque chose à voir avec les sacrifices humains, les charges de Pancho Villa et celles d'Emiliano Zapata. Lorsqu'il a rencontré Chávez (Julio César comme l'Empereur, César Chávez comme le leader syndical), elle était derrière le vieux champion porteur des valeurs machistes qui sont les siennes (« Je frappe, j'encaisse et j'ai quelque chose en plus : les *cojones* », avait déclaré Chávez avant leur premier combat ; en clair, ce La Hoya n'est qu'une petite tapette** et je m'en vais lui coller les tripes à l'air !). Il n'empêche, les deux fois Chávez perdra avant la limite et, pire, la dernière, il restera dans son coin, rappelant aux spectateurs le *No más !* de sinistre mémoire prononcé par Duran devant Leonard.

Les *peones* ne lui pardonneront jamais d'avoir humilié leur idole à son propre jeu... un *maricón* avec des *cojones*, on n'a jamais vu ça !

La classe moyenne américaine, de son côté, le voit comme une menace qui se précise : celle de l'émergence d'une communauté. De La Hoya, à ses yeux, représentera toujours le danger que font courir aux petits Blancs les métèques trop doués. Pour les *yuppies* auxquels on l'assimile avec mépris, n'en parlons pas : il restera toujours un rastaquouère, même s'il adopte leur style de vie et se plie à leurs valeurs, même s'il est trop intelligent pour se pointer à Wimbledon flanqué de deux putes comme Ray Leonard a pu le faire. S'il est sorti avec Shanna Moakler, ex-Miss Usa 1995 refaite de partout, il a épousé Milagros Corretjer qui a le bon goût d'être la petite-fille d'un poète.

Pour toutes ces raisons, il se sent obligé d'en faire plus qu'il ne le devrait : il a enregistré un Cd nommé aux *Grammy Awards* en 2000, un livre sur lui, *Super Oscar*, a obtenu le Latino Book Award en 2007 (meilleur album pour enfants), il fait la couverture d'un jeu vidéo, *Fight Night Round*.

Il peut arriver, par moment, qu'on le confonde avec un hologramme *high-tech*.

C'est le sort des héros contemporains, on préférerait qu'ils ne soient pas *réels*.

L'inverse des boxeurs.

Mais Oscar aura beau intituler sa biographie : *America son*, rien ne peut y faire. Bob Arum, devenu le promoteur de son rival, le tuera une première fois en déclarant : « Manny est plus mexicain que La Hoya ne le sera jamais », Manny « Pacman » Pacquaio (de nationalité... philippine !) lui portera l'estocade définitive à la neuvième reprise de leur rencontre, le 6 décembre 2008.

Quatre jours après l'inauguration d'une statue en bronze à son effigie au Staples Center de Los Angeles.

Il est, aujourd'hui, propriétaire de trois magazines de boxe et de l'une des sociétés de promotion parmi les plus influentes sur la scène, ce qui en fait l'un des personnages clé de la planète boxe.

Si Oscar a toujours su que son sang était mexicain, sa réussite est 100 % américaine.

* Les écarts sont tellement minimes qu'il suffit à certains de sauter un repas pour se retrouver dans la catégorie inférieure et à d'autres de se taper deux burgers pour accéder à la catégorie supérieure.

Pour donner un exemple, un poids léger de 60 kilos se retrouve en super-plume s'il perd 1,033 kilo et en super-léger s'il en prend 1,267 ; avec 2 kilos de plus ou de moins, il couvre quatre catégories de plume à welter. Si l'on multiplie par trois ou quatre fédérations, ça peut lui faire une jolie collection de ceintures pour décorer les vitrines du living-room.

** Des photos d'Oscar, en pleine période cocaïne, juché sur des talons de 12 centimètres, saucissonné dans une combinaison en filet de pêcheur, feront le tour de la planète, relançant les rumeurs à propos de ses mœurs. Accusé du viol d'une jeune fille de quinze ans ; l'affaire sera réglée avant d'être jugée.

Humery (Gustave)

Gustave Humery, dit « Tatave », était célèbre pour son punch et sa mâchoire en cristal. Au Central, étonné de le voir encaisser UN coup de Lucian Popescu et regagner son coin comme si de rien n'était, un titi du dernier rang lui aurait crié : « Dis donc Tatave, c'est plus du verre, c'est du Triplex* ! »

Gustave Humery est connu des spécialistes pour ses défaites éclair contre Al Brown (18 secondes, décompte de l'arbitre compris) et pour ce qui sera, face à Marcel Cerdan, son dernier combat : 22 secondes, K.-O. compris... 36 heures de coma à l'hôpital Boucicaut avec Cerdan à son chevet jurant qu'il abandonne la boxe si Tatave ne se réveille pas ! Ce qui est moins connu, c'est que Tatave aura donné du fil à retordre au même Cerdan (alors vaincu) lors de leur premier affrontement, qu'il a battu Al Brown, qu'il a battu Eugène Criqui, qu'il compte deux victoires sur Jack « Kid » Berg et, surtout, qu'il a commencé sa carrière en poids plume, qu'il l'a finie en poids welter (raflant au passage le titre de champion d'Europe poids léger) à une époque où la différence entre les catégories n'était pas aussi microscopique qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Il est aussi l'un des rares boxeurs français à avoir porté l'étoile à six branches sur son short dans les années où ce genre de manifestation pouvait attirer quelques ennuis.

* L'anecdote est apocryphe, Humery n'a jamais rencontré Popescu.

Humez (Charles)

« [...] avec un début de compteur à gaz dans le dos,
style Charles Humez. »

San Antonio

Synonyme de courage et d'honnêteté, symbole d'une région, le Nord, d'un pays et d'une époque, Charles Humez est français. Il est né le 18 mars 1927 à Méricourt, avenue du 10-mars-1906.* Sa première photo le montre les fesses à l'air, à plat ventre sur une couverture en fourrure. Son père est boucher dans un quartier où l'on ne mange pas de viande tous les jours, sa mère s'occupe de faire des enfants et de s'en occuper. Le père meurt alors que Charles vient d'avoir quatorze ans, il faut aller au charbon. Après avoir été aide-cimentier à Noyelles-sous-Lens, il est engagé à Fouquières, fosse 7, pour décharger les wagons faisant la navette entre les puits et les terrils. Quatorze ans, payé à la tâche ! Stakhanov cht'i, il se fabrique une pelle plus large que le modèle standard pour travailler davantage et faire pousser ses biceps. Son frère Désiré l'entraîne dans la salle tapissée de papier peint à fleurs au-dessus du Café de la Mairie où Monsieur Tournu initie les gamins à la boxe sans même un ring.

Un an plus tard, Charles Humez dispute son premier combat amateur à la salle des fêtes de Sallaumines, il en disputera 330 (324 victoires) ; en 1948, il ira jusqu'à Chicago pour remporter les *Golden Gloves* face à David Coleman. En attendant, il marne de 7 heures du matin jusqu'à 5 heures de l'après-midi ; en plus de son salaire, il a droit à deux sacs de charbon, il en ramène souvent un troisième pour le revendre. Pendant la guerre... rutabagas et un titre régional, champion des Flandres.

En 1945, il se marie avec Suzanne Legrand, la sœur de son meilleur copain, Moïse Cyr, qui épouse sa sœur, Charline, et il est embauché à la Centrale d'Harnes.

En 1948, il gagne son premier combat professionnel contre Abdallah Hezil, il en gagnera 94 (la moitié avant la limite) sur les 103 qu'il disputera.

À chacune de ses victoires, les gens du Nord sont dans la rue, Charles est comme eux, il boit du vin à table, le vendredi, c'est merlan, le dimanche, poulet-frites, ses meubles viennent de chez Léviton, il n'aime pas trop parler, il professe les mêmes valeurs que ses anciens collègues de travail. C'est la France de l'immédiat après-guerre. En noir et blanc.

Charles Humez sera champion de France, poids welter et poids moyen, champion d'Europe dans ces deux catégories. Si « Charley » donnait beaucoup de coups, il en prenait encore davantage et, plus sa carrière avançait, plus Humez avait une tête de boxeur de bande dessinée, ce qui n'est jamais très bon signe.

Il perdra son titre de champion d'Europe face à Bibi Scholz (K.-O. à la 12^e reprise) qu'il avait battu aux points six mois plus tôt. Il se reconvertira dans le catch pour continuer à mettre du beurre dans les épinards et du vermicelle (fin, pas cheveux d'ange) dans le bouillon Kub.

Il est mort à 52 ans, pas beaucoup plus vieux qu'un mineur de fond.

* Pour mémoire : le 10 mars 1906 à Courrières,
110 kilomètres de galeries sont dévastés en moins de 2 minutes.
1099 morts.

Humiliation

Le samedi 30 avril 2011, le Président Barack Obama préside le dîner annuel des correspondants de presse accrédités par la Maison Blanche. La salle est pleine de journalistes bien sûr, mais aussi de personnalités (Donald Trump) et de vedettes (Sean Penn). Le *one man show* d'Obama va durer vingt minutes, il se montrera, comme à l'accoutumée, brillant, séduisant, charmant, élégant et drôle. Répliquant à la controverse sur son lieu de naissance, il mettra les rieurs de son côté en déclarant montrer pour la première fois la vidéo de sa naissance... « que personne n'a vue, même pas moi ! » Sur l'écran derrière lui apparaît la naissance du « Roi Lion », Barack embraye : « J'aimerais préciser à l'attention de Fox News qu'il s'agit d'une plaisanterie. Ce n'était pas la vraie vidéo de ma naissance, mais un dessin animé, vous pouvez appeler Disney pour confirmer. » La salle rit, Donald Trump qui est à l'origine de la controverse sourit... jaune. Obama poursuit son avantage : « Don peut désormais se préoccuper des vrais problèmes : A-t-on vraiment marché sur la lune ? Que s'est-il vraiment passé à Roswell ? Où sont passés Biggie et Tupac ? » La salle rit. Trump se renfrogne.

Juste une conférence de presse où le champion traite le challenger de *sparring-partner* avant de lui coller une branlée ?

Non.

Peut-être un moment important de l'histoire qui passe(ra) inaperçu.

Trump a toujours déclaré qu'il n'était pas vraiment intéressé par la présidence, ce qu'il aime, c'est le pognon et tout ce qu'il peut acheter, il sait que le vrai pouvoir, c'est le pognon, l'autre (le politique, le symbolique) ne l'intéresse pas vraiment, mais Trump est un mâle alpha, le prototype du gorille au dos argenté et ce qu'il n'aime pas, c'est être humilié, il n'est aucun défi qui ne lui semble impossible à relever, aucun mâle avec qui il ne peut pas se battre et gagner. Ce samedi 30 avril 2011, il a décidé qu'il allait plier le nègre en deux et – rira bien qui rira le dernier – lui piquer sa place.

Mission accomplie !

Humilier un rival, en boxe ou dans la vie, peut avoir l'effet inverse de celui recherché, il peut motiver l'adversaire plus qu'il ne le devrait, décupler ses forces, avoir des conséquences catastrophiques et ridiculiser celui qui semblait avoir, une fois pour toutes, pris l'ascendant.

N'est pas Ali qui veut !

Humour noir

La palme de l'humour noir (involontaire) pourrait, à mon avis, revenir à Robert Smith, secrétaire général de la Fédération britannique de boxe professionnelle, qui a déclaré après la mort de Scott Westgarth le 26 février 2018 : « La boxe est un sport dur, très dur, et nous essayons de le rendre aussi sûr que possible, mais on ne peut pas le rendre sûr à 100 % », suivi de près par Lou DiBella

après la mort de Patrick Day : « Bien que nous n'ayons pas les réponses, nous savons les nombreuses questions à poser et nous avons les moyens d'y répondre de manière responsable pour rendre la boîte plus sûre pour tous les participants. »